

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LA SEMAINE AGRICOLE

ORGANE DE LA CAMPAGNE.

CULTIVATEURS, CORRESPONDEZ AVEC NOUS!

IÈRE ANNÉE VOL. II.

MONTRÉAL, MERCREDI, 25 MAI 1870.

No. 3

SOMMAIRE du No. 3.—Mai, 25, 1870.

Agronomie.

L'AGRICULTURE MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE.— Culture des Légumes. Les navets. La carotte. Le topinambour. Plantes fourragères. Les animaux connaissent ils toujours les plantes nuisibles. Des prairies artificielles; COMMENT ON USE LES PRÉS.....	34	
DE L'ÉDUCATION DES ANIMAUX.—St. A. Ber-ville.....	35	
ALIMENTATION DES CHEVAUX.....	36	
FERRURE DES CHEVAUX.....	36	
TONTE DES CHEVAUX.....	37	
PATURAGE DES PORCS DANS LE SARRASIN.— F. de Guaita.....	37	
ÉTUDE SUR L'IRRIGATION.....	37	
RÉFLEXIONS SUR L'EMPLOI EXCLUSIF DES ENGRAIS CHIMIQUES.—De l'importance de l'humus pour les récoltes.— Lechartier.....	38	
AYSHIRES ET DURHAM EN ANGLETERRE.— La Lévêque, M. C. A.....	39	
Notes de la Semaine.		
REMERCIEMENTS A NOS LECTEURS.—Reconnaissance.—Un Abonné.....	40	
TRAVAUX DE LA SAISON.— Destruction des mauvaises herbes. Les jachères. Maudit'œuvre. Emigration; Suggestion.— Varennes.....	40	
IMPORTATION D'UN CHEVAL PERCHERON.....	41	
L'ÉTALON IMPORTÉ DU COMTÉ DE CHAMBLÉ.....	41	
COLORIS DU CIMENT, &c.—Dr. Genand.....	41	
ON NOUS ÉCRIT DU COMTÉ DE TERREBONNE... POUR NETTOYER LES VAISSEAUX A LAIT.— Un Abonné.....	42	
POUR FAIRE DU BEURRE EN HIVER.— Un Abonné.....	42	
POUR AVOIR DES ŒUFS FRAIS L'HIVER.....	42	
POUR FAIRE DU BON CAFÉ.....	42	
TREBLE ALSIQUE.—Un Abonné.....	42	
Horticulture.		
JARDINS.....	42	
Apiculture.		
SAISON DES ESSAIS.—Indices d'un prochain essaimage. Nul indice d'essaimage n'est certain. Essaim difficile à recueillir. Rentrée des essaims.....	42	
Hygiène.		
L'HYGIÈNE DU PRINTEMPS.—Le régime alimentaire.—Dr. E. Decaisne.....	44	
Fantaisie.		
LE TABAC A PRISER.—Henri Villain.....	44	
Coin du Feu.		
CAUSERIE.—Le Curé et ses Habitants.....	45	
Renseignements utiles,		
PROCÉDÉ POUR EXTRAIRE DU CAFÉ DES ILES TOUTE SON ESSENCE.....	46	
DANGERS DU CHLOROFORME.....	46	
Illustrations.		
3 Gravures.....	42	
Feuilleton.		
LE CHEMIN DE LA FORTUNE.—Les Placers.....	47	
Les Marchés de la Province.....		48

L'agriculture mise à la portée de tout le monde.

Culture des légumes.

A côté des pommes de terre et des betteraves, viennent se placer la famille des navets—raves, turneps, rutabagas—les carottes et les topinambours.

Toutes ces plantes, cultivées en grand pour la nourriture et l'entretien des bestiaux, sont recommandables à différents titres. Ainsi

Les navets

épuisent très-peu le sol, et la rapidité de leur végétation permet de les semer et de les récolter à une époque de l'année où les terres restent nues. Immédiatement après que les blés ont été enlevés, on peut sur un seul labour semer des navets, qui ordinairement atteignent avant les gelées une grosseur raisonnable et donnent encore vingt mille livres de racines par arpent. Le fermier, presque sans soins et avec une faible dépense, fait ainsi en une seule année, deux récoltes sur le même champ, et cela sans interrompre d'aucune façon l'assolement qu'il a adopté; de là le nom de *récolte dérobée* donné aux produits obtenus ainsi. (1)

La carotte

demande, au contraire, à être semée de fort bonne heure; et elle occupe le terrain jusqu'à la mi-octobre. Mais comme elle couvre très-peu le sol quand elle est jeune, on lui associe avantageusement l'orge ou le seigle, qu'on sème en même temps. Le seigle mûrit le premier; alors on le coupe, et l'on donne une bonne façon aux carottes, qui, parvenues à un certain développement et maîtresses de la place, achèvent de parcourir les phases de leur végétation et constituent ainsi une récolte dérobée plus lucrative souvent que la récolte principale. (2)

Toutefois la carotte est une plante assez précieuse pour mériter d'être cultivée spécialement; dans une terre fertile et convenablement préparée,

(1) Ceci ne peut guère se pratiquer ici excepté sous des circonstances très-rares. —[R. S. A.]

(2) Nous n'avons jamais entendu parler de cette pratique.—[Réd. S. A.]

ses produits sont énormes, puisque M. Matthieu de Dombasle, affirme avoir récolté dans un arpent de terre sept cent cinquante minots de racines; or, à cinquante lbs. le minot, cela fait bien trente-sept mille lbs. d'une substance alimentaire qui engraisse les porcs aussi bien et mieux peut-être que le grain, qui, au plus fort de l'hiver, donne au beurre des vaches nourries de carottes, cette belle teinte jaune si estimée; qui seule enfin peut, à défaut d'avoine, entretenir la santé, la vigueur et l'énergie des chevaux.

Le topinambour

appartient à la même famille botanique que le soleil (*helianthus*); il a, à une légère différence près, son port et son feuillage. Le produit du topinambour est triple; car on utilise les tubercules qui croissent autour des racines, les feuilles de la plante comme fourrage, et sa tige sert à chauffer les fours et à d'autres usages analogues.

Une des propriétés les plus remarquables des tubercules du topinambour, c'est de braver les plus fortes gelées de nos climats; le froid le plus excessif ne semble avoir sur lui aucune action destructive.

Un seul inconvénient, inconvénient grave, fait repousser le topinambour de beaucoup d'exploitations. S'il vient facilement dans les plus mauvais terrains, dans les clairières des forêts, à l'ombre et au soleil, s'il brave les sécheresses, il est extrêmement difficile de le chasser du sol où il a été introduit. On a beau labourer, les moindres radicelles qui restent dans le champ repoussent avec une vigueur extrême, et les cultures subséquentes s'accroissent fort mal du voisinage d'une plante aussi redoutable par sa voracité et par ses dimensions.

La plupart des bestiaux repoussent les topinambours qu'on leur présente pour la première fois, mais ne tardent pas à s'y habituer. Comme je n'ai pas adopté le topinambour, je ne puis vous en parler par expérience; il a été très-vanté, très-recommandé par des agriculteurs de premier mérite; d'autres agronomes sont loin de partager cette opinion, et reprochent aux tubercules d'être peu nourrissants et de prédisposer les bestiaux à la météorisation et à d'autres maladies. Il paraît néan-

moins que, parmi les habitants de nos basses-cours, les porcs et les moutons sont ceux qui s'accoutent le mieux des topinambours, et qui peuvent les consommer avec le moins d'inconvénients.

Passons aux

Plantes fourragères :

les unes appartiennent à la famille des graminées, les autres à la famille légumineuses. Les premières constituent la base des bons prés naturels, et les secondes des prairies artificielles.

Parmi les plantes qui croissent spontanément dans les prés naturels, toutes ne sont pas appréciées par les herbivores ; il y en a même plusieurs qui, consommées par les vaches et les bœufs, déterminent chez ceux-ci des indispositions et des maladies graves.

Les animaux connaissent-ils toujours les plantes nuisibles ?

AUGUSTIN. — Je croyais, Monsieur, que les animaux reconnaissaient fort bien les plantes qui leur sont nuisibles et n'y touchaient jamais.

M. DE MORSY. — En thèse générale, mon ami, vous avez parfaitement raison : comment vivraient les animaux si Dieu ne les avait pas doués d'un merveilleux instinct pour choisir les végétaux appropriés à leur constitution, à leur tempérament ? Mais la faim, quand elle arrive à un certain degré, obscurcit l'intelligence, et le bœuf qui, après une rude journée, se trouve attaché à son râtelier, est bien obligé de dévorer la ration que son maître y a placée. J'ajouterai encore que cet instinct admirable dont je vous parlais tout à l'heure semble s'émousser à mesure que les animaux subissent d'avantage le joug de la domesticité, et cela s'explique : l'homme deprave toujours plus ou moins leur goût en les soumettant à un régime alimentaire très différent de celui que ces animaux suivraient en liberté.

Je vous dirai donc que dans les prés naturels il se trouve mêlées aux bonnes plantes, des plantes inutiles et même nuisibles. Plus les prés sont hauts, c'est-à-dire situés au-dessus du niveau des eaux, moins on rencontre de plantes appartenant à cette dernière catégorie. Les prés moyens en fournissent davantage ; quand aux prés bas et marécageux, il résulte de diverses analyses que souvent, sur trente végétaux qu'on y trouve, il y en a à peine cinq véritablement recherchés par les herbivores.

La présence de pareils faits, constatés fréquemment jusqu'à l'évidence, a engagé beaucoup d'agriculteurs, et je suis de ce nombre, à réformer leurs prés. Voici en quoi consiste cette opération. Au moyen de plusieurs labours profonds et énergiques, on soulève et l'on retourne la surface du pré assez

complètement pour détruire tous les végétaux dont il est couvert ; puis on y resème pêle-mêle les graminées qui constituent le meilleur fourrage, telles que les vulpins, (1) la flouve à l'odeur douce et pénétrante, la fléole, le phalarie dont les feuilles ressemblent à des rubans, la paspale, oréginnaire, du Pérou, et introduite en Europe par le célèbre Bosc, la houque à la tige cotonneuse, le paturin, dont la sève se révèle à la première au printemps, qui se plaît à l'ombre des grands arbres, l'ivraie, la plus nourrissante peut-être des graminées fourragères, et tant d'autres dont le nom m'échappe.

Toutefois, en choisissant les plantes dont il veut composer son pré, l'agriculteur commettrait une grande faute s'il se décidait d'après leur mérite absolu. Il doit avant tout prendre en considération la situation et la nature du terrain ; car si, par exemple, il s'agissait d'un pré élevé et sablonneux, en y semant des graminées qui ne se plaisent que dans l'argile et au bord des eaux, il courrait grand risque de perdre son temps et sa peine.

Les prés, même les mieux établis, les mieux situés, exigent certains soins. Ainsi, il faut au printemps stimuler leur végétation par des amendements et des engrais, déclarer aux taupes une guerre à outrance, détruire les chardons et les mousses, enfin rapporter des plaques de terre gazonnée partout où le sol apparaît par suite de l'arrachage des plantes nuisibles, ou de toute autre cause.

CHARLES. — En nous disant, Monsieur, que les prés contiennent des plantes inutiles, vous ne rangez probablement dans cette classe que celles que ne mangent ni les bœufs, ni les chevaux, ni les moutons, et non pas celles qui conviennent à l'une ou à l'autre de ces espèces d'animaux.

M. DE MORSY. — Sans doute ; mais à l'égard des graminées le cas ne se présente point ; car s'il est admis que telle graminée, comme la brise (ainsi nommée sans doute parce que ses gracieux épillets trambent sans cesse, suspendus à l'extrémité de pédoncules fins comme des cheveux) est spécialement recherchée des moutons ; les bœufs et les chevaux la broutent également. Il en est de même de toutes les plantes de cette charmante tribu, qui forme au bord des ruisseaux ces immenses tapis de verdure où sous un beau soleil scintillent des myriades de petites fleurs bleues, blanches, rouges, jaunes, lilas, violettes, panachées, et dont les formes et les par-

fums sont aussi variés que les couleurs.

Je vous ai déjà entretenu

des prairies artificielles ;

J'ai cherché, mes jeunes amis, à vous faire comprendre combien leur introduction avait été avantageuse en permettant aux fermiers d'augmenter le nombre de leurs bestiaux. Il ne me reste donc plus qu'à vous expliquer comment on les établit et de quelles plantes on les compose.

Ce qui distingue essentiellement les prairies artificielles des prés naturels ou plutôt permanents, c'est que les premières font partie intégrante de l'assolement adopté sur l'exploitation, tandis que les seconds se trouvent complètement en dehors. En effet, un pré reste pré pendant trente, quarante, cinquante, cent ans ; tandis qu'une prairie artificielle ne dure souvent qu'un ou deux ans, et parcourt successivement tous les champs, toutes les pièces de terre qui constituent le domaine. Parmi les plantes les plus usitées pour établir une prairie artificielle, le trèfle et la luzerne tiennent le premier rang.

La luzerne est la plus productive, puisque, ordinairement, les trois coupes pratiquées sur un arpent rendent six mille livres de fourrage sec, et que dans des circonstances très-favorables cette quantité dépasse quelquefois vingt mille livres. Mais la luzerne ne prospère que dans les terres franches, profondes, substantielles ; elle redoute également l'humidité stagnante et les fonds arides. Sa culture ne saurait donc être générale, et l'on est obligé de la remplacer par le trèfle, la lupuline, la gesse, et le sainfoin surtout, excellent fourrage qui se contente des terres les plus médiocres et les améliore sensiblement.

Rarement on sème une prairie artificielle seule ; presque toujours on l'adjoint à une céréale, comme je vous l'ai expliqué en vous parlant des assolements.

Comment on use les prés.

L'article suivant ne trouvera son application dans notre Province, qu'en partie, mais cette partie mérite d'être étudiée et pratiquée. Les bons soins donnés aux prairies et aux pâturages, nous assureront de nombreux troupeaux et de riches engrais.

Dans un grand nombre de localités, en France comme en Belgique, la culture des prés est très-négligée. Ainsi, en Bourgogne, par exemple, nous avons de ces prés qui, de mémoire d'homme, n'ont été ni rompus, ni hersés, ni fumés, et en disant de mémoire d'homme, nous n'exagérons pas, nous restons, au contraire, au-dessous de la vérité : il y a peut-être

(1) Nous donnons ces détails sans changement dans l'espérance que M. l'abbé Provençier ou quelques autres lecteurs voudraient bien nous parler des plantes fourragères peu connues dans notre pays et qui cependant mériteraient d'être cultivées à côté du mil et du trèfle. — [Réd. S. A.]

plus d'un siècle qu'ils ont été semés et qu'ils occupent la même place, passant d'une génération à l'autre, sans cesser de produire. Cependant, depuis une trentaine d'années, on trouve que le rendement baisse, et les gens en sont surpris ; on ne comprend pas que des prés qui se sont maintenus en bon rapport durant plusieurs vies d'homme ne s'y maintiennent point à perpétuité, et l'on se demande pourquoi ils déclinent. En voici la raison.

Autrefois, chez nous du moins, on prenait la coupe principale ; puis, aussitôt la récolte des foins terminée, les vaches du troupeau commun s'en allaient par les prés tondus, broutant l'herbe de regain au fur et à mesure qu'elle repoussait, et rendant au sol, sous forme de déjections liquides et solides, une bonne partie de ce qu'elles lui avaient emprunté pour se nourrir. L'automne venu, on établissait des barrages, on forçait la petite rivière du village à déborder, on submergeait une partie des prairies, et les eaux, quoique voisines de leur source, ne laissaient pas de déposer un peu de calcaire et de limon. Ce dépôt, joint aux déjections animales, suffisait à entretenir la fertilité du sol. On empruntait, on rendait sans marchander ; l'équilibre se trouvait ainsi rétabli, et les choses pouvaient rester fort longtemps dans le même état.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela : on ne se contente plus d'une seule coupe on tient à en prendre deux ; on veut avoir en meule ou au fenil le foin et le regain, on fait manger le tout à l'étable au lieu d'en faire pâturer une partie sur place. De cette façon, l'engrais qui tombait sur le pré et y restait, tombe dans l'étable ou l'écurie, et grossit le tas de fumier de la ferme et ne retourne plus à la prairie. En somme, on prend plus au sol qu'au temps passé, et on ne lui restitue absolument rien. Si vous disiez aux cultivateurs que les prairies ont tout aussi besoin d'engrais que les champs, la plupart vous riraient au nez et vous répondraient que les anciens ne leur en donnaient pas un seul tombereau et ne s'en trouvaient pas plus mal. Ils ne veulent pas remarquer que les anciens se contentaient habituellement d'une seule coupe et que les bêtes étaient chargées de brouter la repousse et de fumer la terre fatiguée ; ils ne veulent pas comprendre que l'herbe des prés est soumise aux mêmes lois que les plantes des champs, qu'il faut de la nourriture aux unes comme aux autres, et que la terre s'épuise nécessairement à la leur fournir, et qu'une fois les provisions enlevées, il convient de les refaire.

Nous admettrions, à la rigueur, que dans les pays de pâturages, où les vaches et les bœufs séjournent jusqu'aux neiges sans mettre le pied à l'étable, nous admettrions, disons-

nous, que l'on ne fumât point, puisque l'engrais fourni par l'herbe pâturée est rendu au sol et sert à entretenir constamment la végétation. Et cependant cette restitution de tous les jours et de toutes les heures n'empêche pas nos herbagers de l'arrondissement d'Avesnes, par exemple de donner de temps en temps une riche fumure à leurs pâtures. Ils restituent donc de la sorte, avec intérêt, ce qu'ils ont empruntés ; tandis que chez nous, parmi nos cultivateurs de céréales, il serait impossible, quant à présent, d'obtenir l'application de cette excellente méthode. Pourtant les prairies sont estimées à leur juste valeur ; on les recherche, on se les arrache, on se les dispute aux enchères ; mais, en fait de soins à leur donner, la routine est là, et personne n'en dévie, ou plutôt, si l'on en dévie, c'est pour gêner l'œuvre des anciens, non pour l'améliorer.

On nous dit que l'engrais manque, que c'est la seule raison pour laquelle on ne se décide pas à en donner aux prés. Mauvaise raison. Etendez moins vos cultures des champs, ne vous exposez pas à mal êtreindre pour vouloir trop embrasser, proportionnez votre bétail à l'importance de votre exploitation, nourrissez mieux pour avoir plus d'engrais ; faites par conséquent, pousser plus d'herbe, et pour la faire pousser mieux, nourrissez-la mieux, et le fumier ne manquera pas.

Attachez-vous au fourrage d'abord. Si vous n'en récoltez que pour nourrir copieusement deux têtes de bétail, ne cherchez pas à en nourrir quatre à force de rogner sur les rations des deux premières. Fumez ensuite, et avant toute autre, la terre au fourrage, afin d'en doubler le rendement si c'est possible, et alors doublez le bétail aussi, et vous arriverez ainsi, peu à peu à former des masses d'engrais pour vos cultures des champs. Vous voulez faire des blés, commencez à faire des prés : vous voulez faire des prés, commencez par en nourrir l'herbe, soit avec le purin qui se perd dans vos cours, dans vos rues, et que vous aurez soin d'étendre avec cinq ou six fois son volume d'eau ordinaire soit avec de la suie, soit avec des cendres.

L'herbe des prairies, pas plus que le froment des terres cultivées, ne saurait vivre de l'air qui court. Pour prospérer, elle a besoin de manger à son appétit. Les prés qui n'ont plus la force de pousser, qui se charge de mousse qui ont l'air de s'en aller de vieillesse, sont tout bonnement des prés qui meurent de faim et quelquefois de soif. Cultivez-les, au risque de provoquer le rire du voisin ; binez-les au moyen du scarificateur, du rouleau-coupant ou d'une lourde herse en fer, afin de donner de l'air aux racines et d'en faire naître de nouvelles en déchirant les vieilles.

Assainissez-les fumez-les régulièrement, et alors vous pourrez leur de mander deux bonnes récoltes sans inconvénient.

Aujourd'hui, vous prenez toujours et ne rendez jamais ; donc, la ruine du terrain doit s'en suivre, et c'est précisément ce qui a lieu.

Prenez, soit, mais rendez quelque chose, et la source ne tarira pas, et la fertilité ne s'épuisera pas.

Quoiqu'il en soit, nous ne vous dirons pas qu'il est une bonne pratique de maintenir un pré à la même place, sans désemparer pendant un siècle ou seulement un demi siècle. Nous condamnons, au contraire, cette méthode. Tout en cultivant le mieux possible, il nous paraît difficile de soutenir à souhait la fertilité d'une prairie durant un délai aussi étendu. Nous pensons qu'il y a de l'avantage à rompre le vieux gazon tous les dix ou douze ans, à demander deux ou trois riches récoltes consécutives à la défriche, puis à renouveler le pré par un semis de graines choisies avec intelligence, c'est-à-dire de bonne qualité, de bon rapport et propre au terrain et au climat. Le temps que l'on perdra dans l'attente sera toujours largement payé par les admirables récoltes obtenues sur le vieux gazon rompu et par l'excédant des fourrages à venir.—*Chronique de l'Agricul. et de l'Hort.*

De l'éducation des animaux.

Faire l'éducation d'un animal, ce n'est point forcer sa nature : c'est l'assouplir et la diriger, de manière à le rendre propre au service ou à la société de l'homme. Pour qui sait bien s'y prendre, cette tâche n'est pas très-difficile. Sauf quelques espèces exceptionnellement brutes et farouches, l'animal est porté vers l'homme, dont il reconnaît par instinct la supériorité, auquel il est fier de complaire, dont il lui est doux d'être aimé et avantageux d'être protégé. Mais avant que les rapports s'établissent, il est un obstacle à vaincre : la défiance, naturelle aux êtres inférieurs. Le premier pas à faire, c'est donc d'inspirer confiance à l'élève.

Malheureusement, beaucoup font tout le contraire de ce qu'il faut pour cela. Les uns, brutaux ne savent que maltraiter l'animal, qui n'obéit pas parce qu'il ne comprend pas encore ; d'autres s'en font un jouet ; d'autres, caressants importuns, le fatiguent de leurs empressements. Rien de tout cela. Pour s'appivoiser à vous, ce que l'animal vous demande, c'est la sécurité. Ne lui faites aucun mal et vous aurez bientôt sa confiance.

Quand vos premiers rapports seront établis, c'est lui-même qui viendra solliciter vos caresses. Soyez alors bienveillant, mais sans faiblesse et

sans importunité. Ne tolérez aucun acte de méchanceté ; ne vous laissez jamais braver ; mais montrez-vous indulgent pour la désobéissance involontaire, pour le dommage fait sans intention. Dans ces derniers cas, contentez-vous de faire comprendre le mécontentement, sans exagérer la sévérité. En retour, qu'une caresse récompense toujours l'obéissance. Dans le commerce habituel, soyez affectueux si vous voulez ; mais avant tout, soyez raisonnable. Ne prodiguez pas vos caresses ; imposez-les encore moins ; mais que votre autorité reste douce, paisible et juste.

Pour l'animal comme pour l'homme, la violence et les coups sont de mauvais moyens d'éducation. La force se fait obéir, mais à la condition d'agir toujours : triste condition ! Encore arrive-t-il quelquefois que le désespoir se révolte contre la force même ; nous la voyons souvent chez l'âne, quelquefois chez le cheval. Puis, en se faisant matériellement obéir, elle ôte à l'animal sa spontanéité, sa grâce, son amabilité, son ardeur dans l'obéissance ; sans compter qu'en ménageant ce ressort vous vous réservez une extrême ressource pour les circonstances extrêmes. Voyez, au reste les faits. Vos pauvres ânes sont roués de coups et sont rétifs. Vos durs charretiers assomment leurs chevaux et ont souvent bien de la peine à les gouverner : l'Arabe caresse les siens, leur parle, vit avec eux et en fait tout ce qu'il veut. Pour ma part, dans mes rapports avec les animaux, je me suis toujours fait une amusante étude d'obtenir l'obéissance aux moindres frais possibles, et je l'ai obtenue. Dans ma jeunesse, cavalier plus que médiocre, je manœuvrais pourtant assez bien un cheval sans cravache et sans épérons.

A Paris, dans ces cellules pénitenciaires qu'on nomme des appartements, où, faute d'espace, il faut réduire son domestique, le cheval, le chien même sont des hôtes peu logeables, force est de se rabattre sur le chat, qui ne vaut pas le chien, mais qui fait peu de bruit, peu d'embaras, et qui satisfait envers nous à la première condition d'une bonne alliance, qui est d'être l'ennemi de nos ennemis. Eh bien, dans cet animal, réputé si indisciplinable, j'ai trouvé toujours la plus facile docilité. Souvent je me complais à le voir accourir à l'appel de la voix ou seulement du regard, descendre au plus léger signe du doigt, du meuble qu'il vient d'escalader, ou sur un petit murmure négatif, s'abstenir du morceau qu'il convoite, m'interroger de l'œil avant tel ou tel acte, pour voir si je veux le permettre. Et pour cela, qu'ai-je eu à faire ? Ce que je viens de dire : presque rien.

ST. A. BERVILLE.

—La médecine pour tous.

Alimentation des chevaux.

Deux ordres de faits peuvent nous guider dans la pratique : les excellents résultats donnés sur les chevaux de travail par la nourriture au foin et à l'avoine, et l'impossibilité de remplacer ces deux aliments par la luzerne, le trèfle, l'orge ou le seigle.

Le foin et l'avoine suffisent à l'entretien des chevaux dans toutes les circonstances ; les animaux n'en sont jamais incommodés, et quand ils en prennent une quantité suffisante, ils peuvent exécuter tous les travaux que leur constitution comporte.

N'avons-nous pas été autorisé dès lors à donner, pour type de la composition chimique des rations du cheval, la composition du foin et celle de l'avoine, surtout après avoir remarqué la ressemblance de ces deux aliments, quant au rapport entre les principes plastiques et les principes respiratoires qu'ils contiennent ?

Les chiffres suivants donnent la moyenne des analyses faites sur l'un et sur l'autre. On trouve,

Dans le foin : azote 4.15, corps gras 3.80, acide phosphorique 0.40 ; soit 330 de corps gras et 34 d'acide phosphorique pour 100 d'azote ;

Dans l'avoine : azote 1.70, corps gras 5.50, acide phosphorique 0.58 ; soit 324 de corps gras et 34 d'acide phosphorique pour 100 d'azote.

Le second ordre de faits s'est produit souvent. Toutes les fois qu'il y a eu des disettes de fourrages, depuis vingt-cinq ou trente ans, on a cherché à remplacer en partie le foin et l'avoine par la luzerne ou du trèfle, de l'orge, du seigle ou des féveroles, en faisant des mélanges ; mais quelle qu'ait été la manière de préparer ces aliments ou de les associer, il n'a pas été possible d'entretenir en bon état des chevaux faisant un service au trot avec des rations dont la composition chimique s'éloignait sensiblement de celle du foin et de l'avoine.

Dans beaucoup de circonstances cependant, il y aurait une grande économie à pouvoir faire entrer les fourrages des familles légumineuses, et l'orge, le seigle, ou les féveroles, dans la composition des rations du cheval, à la place des deux aliments types.

Un moyen qui rendrait la substitution possible serait d'un grand intérêt, et, à ce point de vue, des observations faites dans ces derniers temps au Mexique sont dignes d'être connues.

M. Liguistin, vétérinaire en chef de l'armée expéditionnaire française, a publié des détails sur le sol, le climat, les fourrages et les animaux du Mexique. Nous transcrivons quelques passages de son mémoire se rapportant au maïs.

“ Depuis le débarquement des animaux à la Vera-Cruz jusqu'à leur ar-

rivée à Mexico, le maïs a constitué presque exclusivement la base de la nourriture en grain des animaux du corps expéditionnaire.....

“ Le foin mis en distribution était mauvais et complètement dépourvu de principes alibiles ; d'ailleurs, en route, on n'en donnait pas. Les animaux, peu habitués au maïs, prenaient cette denrée avec dégoût et seulement pressés par la faim. Le climat des Terres-Chaudes réagissait avec intensité sur nos chevaux et nos mulets, qui éprouvaient de la difficulté à s'acclimater.

“ Et cependant, malgré les intempéries du climat, les mauvaises routes, les travaux outrés, mille misères qu'ils ont dû traverser, la mortalité a été relativement insignifiante. Ce résultat doit être tout entier rapporté au tempérament et à la constitution résistante de nos chevaux arabes et de nos chevaux français ”

Ce résultat démontre aussi les qualités alimentaires du maïs. C'est à cette nourriture, si longtemps considérée comme mauvaise pour les animaux de travail, que les chevaux de l'armée ont dû de pouvoir résister aux fatigues qu'ils ont éprouvées.

Malheureusement les chevaux qui n'ont pas été habitués jeunes à manger ce grain le prennent difficilement ; mais M. Liguistin, qui insiste sur cet inconvénient, me dit dans une lettre particulière, reçue postérieurement à la publication de son mémoire, que les animaux le prennent sans répugnance quand on l'a fait macérer dans l'eau pendant quelques heures.

L'introduction du maïs dans la nourriture du cheval serait très-avantageuse. Ce grain, facile à produire dans plusieurs de nos provinces, pourrait, en raison de sa richesse en corps gras, former avec les légumineuses, par exemple, des rations économiques qui, par leur composition chimique, répondraient aux besoins des chevaux de travail.

Ferrure des chevaux.

L'application d'une semelle de fer aux pieds des chevaux qui travaillent sur des chemins durs et pierreux est nécessaire pour prévenir l'usure de l'ongle ; mais la ferrure a de graves inconvénients : accidents produits par la maladresse des maréchaux ; fatigue que le poids du fer occasionne aux organes de la locomotion, mieux disposés pour faciliter la vitesse des allures que les effets de la puissance musculaire ; resserrement que le fer exerce sur le sabot en s'opposant à la dilatation de cet organe au moment où il porte sur le sol ; changement de direction que les membres éprouvent quand le pied est mal paré, ou que le fer n'est pas renouvelé assez souvent.

La ferrure est un mal nécessaire, que les vétérinaires cherchent à diminuer en perfectionnant l'opération qui le produit.

Les hommes les plus éminents dans la science vétérinaire, en enseignaient les préceptes ; de nos jours, MM. Bouley, Rey, ont écrit sur la ferrure ordinaire, comme sur celle que réclament les maladies et les vices de conformation du pied et des membres.

L'art du maréchal repose sur des connaissances anatomiques et physiologiques, relatives non-seulement aux pieds, mais encore aux membres, et même aux proportions, c'est-à-dire à l'ensemble du corps des animaux.

Les vétérinaires ne cherchent pas seulement à protéger l'ongle du cheval sans nuire aux pieds et aux membres, et à donner de la stabilité aux chevaux sur les terrains glissants ; il voudraient trouver dans la ferrure le moyen de remédier à quelques maladies des pieds, à des défauts d'aplomb, à des vices de conformation, à des difformités.

M. Bouley, dans sa monographie sur l'anatomie du pied du cheval, en étudiant l'influence que la direction des membres exerce sur la fatigue des tendons et sur la pression supportée par les os, démontre quelles sont les conditions que doit remplir la ferrure pour ne pas produire l'usure anticipée des membres.

Le but à atteindre explique les nombreuses recherches dont le pied du cheval et la ferrure sont l'objet. C'est une des premières questions que la Commission d'hygiène en France a mises au concours. Presque tous les ans, des travaux sur ce sujet lui sont soumis, et elle en a récompensé plusieurs.

La Société impériale et centrale de médecine vétérinaire s'est souvent occupée de la ferrure, soit à l'occasion de mémoires qui lui étaient adressés, soit à l'occasion de communications faites par ses membres.

Dans une communication récente, M. Charlier, vétérinaire à Paris, a proposé l'emploi d'un fer à branches étroites, qui se loge dans une rainure faite à la face intérieure du pied, de manière qu'il ne recouvre que le bord inférieur de la muraille. C'est ce qu'il appelle *ferrure périplantaire*. De cette manière, le pied du cheval ferré porte sur la sol, et par le fer, et par toute l'étendue de sa face inférieure, ainsi que cela a lieu dans les chevaux non ferrés.

Parmi les confrères de M. Charlier, plusieurs ont soutenu qu'il n'est pas possible de pratiquer, sans nuire aux animaux, une rainure assez profonde pour qu'un fer d'une certaine épaisseur puisse y être enchâssé et mis au niveau de la sole ; ils ont soutenu qu'à cet égard il n'est pas possible d'aller au-delà de ce que Lafosse pratiquait avec son fer dit *incrûsté*. La

Société Vétérinaire a chargé une commission d'étudier la ferrure préconisée par M. Charlier.

Les travaux de ces dernières années ont fait reconnaître que les maréchaux donnent généralement trop d'ajusture au fer ; que la ferrure pratiquée par les Arabes est, à ce point de vue, préférable ; que malgré les conseils des vétérinaires, on abuse du butoir en enlevant une partie de la sole et de la fourchette.

M. Charlier a attiré sur ce sujet l'attention de ses confrères en préconisant son mode de ferrure, et en cela déjà il a rendu un service incontestable à la maréchalerie.

Tonte des chevaux.

Si nous parlons, comme d'un progrès digne d'être signalé dans ce travail, d'une opération aussi simple et aussi connue que la tonte des chevaux c'est qu'elle a été considérée jusqu'à ces derniers temps comme nuisible, comme une innovation inutile et souvent dangereuse. — "Rien, disait-on, n'est plus contraire à l'hygiène que l'habitude de dépouiller les chevaux, à l'entrée de l'hiver, de la fourrure dont la nature les a pourvus pour les garantir de la rigueur des frimas, d'une fourrure qui tombe naturellement à l'approche des chaleurs, alors qu'elle serait inutile," etc. La mode, qui ne raisonne pas, a imposé cette innovation.

Les amateurs n'ont pas voulu voir dans leurs écuries des chevaux couverts du poil long et grossier que fait pousser le climat froid et humide de nos pays, et ont fait tondre leurs attelages ; l'expérience a prouvé que l'opération, pratiquée même au commencement de l'hiver, ou au moment des plus grands froids, soulage les chevaux ; qu'elle contribue dans tous les temps à conserver la santé et même à combattre plusieurs maladies ; qu'elle est aussi favorable aux chevaux qui font des travaux pénibles et sont généralement assez mal soignés qu'aux chevaux de luxe.

Aujourd'hui, ce qui s'oppose le plus à la pratique générale de la tonte des chevaux, c'est la difficulté de l'opération, qui est longue et dispendieuse. Pour la simplifier, on a essayé de faire brûler le poil sur le corps des animaux avec un jet-enflammé du gaz de l'éclairage : l'expérience a été faite sur des chevaux de l'armée.

Chargé d'examiner la convenance de ce procédé, M. Goux, vétérinaire principal de l'armée, et M. Reynal professeur à l'École impériale vétérinaire d'Alfort, terminaient un rapport dans lequel ils ont apprécié les expériences faites sur 145 chevaux, par le passage suivant : "La commission, persuadée plus que jamais de l'utilité générale de la tonte des chevaux de

l'armée et de l'influence qu'elle doit exercer sur l'état sanitaire de ces derniers, est d'avis d'adopter le procédé par la flamme du gaz de l'éclairage"

— *La médecine pour tous.*

Pâturage des porcs dans le sarrasin.

J'appelle l'attention des agriculteurs sur un fait déjà observé, mais qui n'est pas suffisamment connu.

A court de pâture pour mes porcs, je les avais envoyés, quelques jours avant de retourner mon sarrasin, dans la pièce déjà en fleur. Au bout d'une demi-heure, ils furent tous atteints d'une sorte de délire furieux, commencèrent à se battre et attaquèrent même le chien et le berger. Ce dernier fut obligé de se réfugier sur un arbre jusqu'au moment où l'on arriva pour le délivrer. Cet accès présentait tous les caractères de l'ivresse ; les porcs chancelaient sur leurs jambes, tournaient sur eux-mêmes et s'endormirent lourdement une fois renfermés. Cet accident n'influa aucunement d'ailleurs sur leur santé ; quelques uns seulement avaient été mordus. Il est bien établi pour moi aujourd'hui que le pâturage du sarrasin produit chez le porc des accidents de folie, qui d'ailleurs ont déjà été signalés par plusieurs auteurs.

F. DE GUAITA.

— *Journal d'agriculture pratique.*

Etude sur l'irrigation.

La société des agriculteurs de France a fondé, dans sa séance du 24 février, un prix que nous n'avons point encore mentionné et que nous voyons dans son *Bulletin mensuel* du 15 mars, au meilleur ouvrage ou mémoire ayant pour objet d'établir au point de vue de la production agricole les principes théoriques et pratiques de l'irrigation propres aux différentes contrées de la France.

Le prix consistera en une somme de 1,000 francs et une médaille. Un encouragement pourra être donné au mémoire qui aura le second rang.

Les mémoires, manuscrits ou imprimés, devront être remis au secrétariat général de la Société. 43 rue du Bac, à Paris, avant le 1er Janvier 1871. Les mémoires imprimés ne seront admis au concours qu'à la condition d'avoir été publiés en 1870.

C'est par des prix décernés aux meilleures études que les sociétés contribueront à faire le plus de bien désormais.

Les encouragements de cette nature n'avaient pas leur raison autrefois : on ne savait pas lire, et les bons ouvrages ne sortaient pas des librairies. Mais le temps présent étant occupé

à préparer des jeunes gens et des jeunes filles, pour qui la nature n'aura plus de secret, il est temps que les sociétés fassent répandre de bons livres.

Nous félicitons M. Hervé-Mangon d'avoir proposé à la Société des agriculteurs de France le prix que nous venons de mentionner, et nous ne connaissons assurément personne qui puisse remplir le programme de cette étude aussi bien qu'il pourrait le faire lui-même.—*L'agriculteur Partisien.*

Réflexions sur l'emploi exclusif des engrais chimiques.

Nous nous trouvons en présence de deux systèmes de culture. L'un d'eux, fruit de l'expérience de tous les siècles et de tous les pays, a pour base le fumier et utilise comme complément les engrais artificiels. Au moyen du fumier, on fournit tous les principes minéraux et azotés qui composent les engrais chimiques, et de plus on apporte au sol des principes hydro-carbonés qui, par leur décomposition, produisent dans le sol de l'humus et de l'acide carbonique.

Dans le second système, créé en dehors de toutes les traditions consacrées par l'expérience du passé, il est affirmé qu'on peut cultiver indéfiniment la même terre avec les seuls engrais chimiques et toujours avec le même succès. D'après cette doctrine, non-seulement il est possible de se passer complètement de fumier et d'humus, mais il est même avantageux, au point de vue des bénéfices, de ne pas faire de fumier et de le remplacer complètement par des engrais chimiques. Les engrais chimiques purs sont même indiqués comme supérieurs au fumier additionné d'engrais chimiques.

Or, que trouvons-nous dans l'expérience du passé, c'est-à-dire dans tous les faits acquis par la pratique journalière du cultivateur et par l'expérimentation du savant ?

De l'importance de l'humus (1) pour les récoltes.

L'utilité de l'humus est aujourd'hui démontrée par plusieurs preuves irrécusables.

J'admets encore que les principes hydro-carbonés de l'humus ne servent pas d'aliments aux végétaux, et que ceux-ci puissent prendre à l'acide carbonique de l'air tout le carbone qu'ils contiennent.

Mais il est bon de distinguer l'air qui baigne les tiges et les feuilles, de l'air souterrain qui enveloppe les racines.

Dans l'atmosphère, sur 10,000 pintes d'air, on compte 3 à 6 pintes d'acide carbonique. Dans l'air confiné au

milieu d'un sol qui contient de l'humus, la proportion d'acide carbonique est beaucoup plus forte. MM. Boussingault et Lévis ont trouvé 974 pintes d'acide carbonique dans 10,000 pintes d'air souterrain d'un champ récemment fumé. Cet acide carbonique, confiné dans le sol, est le produit de la combustion lente des matériaux hydro-carbonés du fumier. Est-il sans utilité ? Mr. Ville dit lui-même :

“ Les végétaux tirent une certaine quantité de carbone des couches profondes du sol que les racines absorbent et que les feuilles décomposent et s'assimilent.”

D'après M. Ville lui-même, l'acide carbonique contribue puissamment à la décomposition des roches, qui constituent le sol arable. Dans les sols feldspathiques, micacés et schisteux de la Bretagne, il intervient avec le concours de l'eau pour rendre la potasse assimilable par les récoltes.

De plus, l'eau avec l'aide de ce même acide carbonique dissout les phosphates et le carbonate de chaux qui passent ainsi plus facilement à l'intérieur des végétaux.

Et comme conséquence de ces faits, M. Ville ajoute : “ l'humus produit sur le phosphate de chaux un effet de dissolution très-remarquable et qui favorise son absorption par les végétaux. Les récoltes obtenues dans du sable mêlé d'humus contiennent plus de phosphate que celles venues dans le sable pur.”

Les terres de Bretagne sont pauvres en chaux et en phosphates. Une culture instituée sans engrais phosphatés ne produit presque rien et la récolte augmente avec la proportion de phosphate mise à la disposition des végétaux. Toute cause qui favorise l'absorption des phosphates contribuera donc à l'accroissement des récoltes. N'est-il pas certain, d'après cela, que tous les cultivateurs de la Bretagne ont intérêt à augmenter dans leurs champs la proportion de l'humus ?

Passons aux propriétés physiques de l'humus. “ Nous placerons en première ligne, dit M. Ville, la faculté qu'il possède d'absorber et de retenir une grande quantité d'eau. 100 parties d'humus peuvent absorber jusqu'à 190 parties d'eau. A ce seul point de vue, la présence de l'humus dans le sol est une condition éminemment favorable au succès des cultures. Dans un terrain privé d'humidité, la végétation est impossible, parce que les éléments minéraux constitutifs des plantes, le phosphate de chaux, la chaux, la magnésie la silice, le fer, ne sont assimilables pour elles qu'à la condition d'être préalablement dissous dans l'eau.”

En présence de ces faits n'est-il pas permis aussi de dire que, s'il est possible de se passer de l'intervention de l'humus lorsqu'on cultive une plante dans un pot, il peut très-bien ne plus en être de même lorsqu'elle pousse en

plein champ et qu'on n'est plus maître de faire à volonté la pluie et le beau temps. Tantôt la terre a une trop grande humidité, tantôt elle est soumise à une trop grande sécheresse ; n'y a-t-il pas avantage au point de vue du rendement à conserver au sol une certaine quantité d'humus ?

M. Lecouteux dit à ce sujet : “ Je ne puis cependant me faire à l'idée que le fumier ne soit pas une nécessité de premier ordre pour l'amélioration des propriétés physiques de certaines terres. Je connais des terres siliceuses où toutes les prodigalités de l'engrais chimique ne conduiraient à rien, tant ces terres se calcaient et deviennent, sous l'influence des sécheresses estivales, impénétrables par les agents atmosphériques. Tout est alors frappé d'inertie ; l'engrais est emprisonné, la végétation est suspendue, sinon fortement compromise.—Ailleurs, dans les terres argileuses, il y a aussi des instants où la matière fertilisante, au lieu de se transformer en récoltes, demeure fixée dans le sol lui-même. Or, l'expérience prouve que l'emploi de fumiers à doses souvent répétées corrige cet état de choses, et dès lors on a le droit de dire que le fumier est un engrais-amendement.”

M. Ville affirme et cherche à prouver pas ses expériences personnelles qu'on peut se passer de l'humus : mais en regard on doit nécessairement placer les expériences déjà acquises à la science et les affirmations contraires.

M. Liebig, avant d'arriver à connaître, comme il le fait aujourd'hui, l'utilité de l'humus, a commencé par la nier complètement.

Pour éviter les frais de transport, il conseillait de brûler le fumier et de n'employer que les cendres. Aujourd'hui il a abandonné cette théorie.

Depuis 1844, MM. Lawes et Gilbert ont fait en Angleterre un grand nombre d'essais sur l'emploi des engrais chimiques, et voici les conclusions auxquelles sont arrivés ces savants. M. Gilbert les a formulées lui-même dans une lettre adressée au *Journal d'Agriculture pratique* :

“ Il est parfaitement vrai que nous avons établi, M. Lawes et moi, par nos champs d'expériences et par d'autres recherches, ce que les engrais artificiels peuvent faire et ce qu'ils ne peuvent pas faire, longtemps avant que M. Ville eût commencé ses champs d'expériences.”

Nous avons démontré qu'à l'aide de mélanges artificiels, nous pouvions, chaque année, produire des récoltes céréales de plus en plus considérables par rapport à celles obtenues avec le fumier. Toutefois, au point de vue économique, nous ne recommandons en aucune manière au fermier l'abandon du fumier, ce qui paraît ressortir

(1) Humus : terre végétale terreau, terre noir.

des arguments et formules de M. Ville.

" Dans le cas de récoltes racines, il faut du fumier de ferme quelque part dans l'assolement, ou bien les rendements baisseront rapidement.

Il est possible que de grosses récoltes de racines puissent, dans des saisons favorables, être obtenues dans plus d'un assolement successif au moyen d'engrais minéraux seuls; mais, dans ce cas, il faut que les saisons soient spécialement favorables, ou bien que le sol se ressente encore des fumures antérieures avec le fumier.

" Nous n'avons que trop de preuves qu'une telle pratique ne peut pas être continuée avec succès. Toutefois, comme vous ne l'ignorez pas, *personne plus que nous ne préconise l'emploi étendu des engrais chimiques comme auxiliaires du fumier; mais en même temps nous soutenons qu'il n'est pas économique, si même c'était possible, de maintenir un assolement luxuriant à l'aide des seuls engrais minéraux.*"

Ainsi aux affirmations de M. Ville, on peut opposer des affirmations aussi nettes et tout à fait opposées de savants d'une grande autorité agricole et scientifique qui s'appuient sur des expériences continuées pendant plus de vingt ans.

M. Ville ne s'en tient pas à des essais personnels. Sous son inspiration, des essais ont été tentés par plusieurs cultivateurs. Dans un grand nombre d'expériences citées par M. Ville, l'avantage reste aux engrais chimiques.

Mais avant de tirer une conclusion absolue pour ou contre le fumier, il faut bien fixer les conséquences de semblables expériences.

D'abord, pour établir une comparaison tout à fait rigoureuse, il faudrait connaître la qualité du fumier employé et à quel état de décomposition il était parvenu. Un fumier frais et un fumier à demi décomposé ne contiennent pas, sous le même poids, la quantité de principes minéraux et azotés. Ils n'exercent pas non plus la même action sur les récoltes.

Le fumier frais cèdera pendant la première année bien moins de principes utiles que ne le fera un fumier à demi décomposé. Ils y a donc là un élément important à considérer.

Il faut se demander aussi pendant combien d'années les essais ont été faits. Ont-ils été recommencés plusieurs années de suite sur la même terre. Un seul essai ne peut suffire pour résoudre la question. Si la terre est une lande défrichée qui n'a pas encore été mise en culture, est-il certain qu'elle ne contienne pas d'humus? Si le champ que l'on met en expérience est cultivé depuis longtemps, ne contient-il pas tout l'humus que lui ont apporté les fumures précédentes? C'est ainsi qu'une terre cultivée au moyen des engrais chimiques, par M. Cavalier, et

dite épuisée par quatre années successives de récoltes sans fumier ni engrais quelconques, peut encore produire sans aucun engrais 16 minots de froment ou 25,500 lbs. de betteraves.

Dans les terres sur lesquelles l'engrais chimiqué a produit les plus beaux effets, on a obtenu sans engrais des récoltes s'élevant à 36 et même 46 minots de blé. L'engrais chimiqué n'est, dans ces conditions, qu'un auxiliaire du fumier dont le sol est encore abondamment pourvu.

Dans toutes les terres, sous tous les climats, les engrais chimiques produisent-ils des récoltes plus fortes que le fumier? M. Bodin a fait dans la ferme des Trois-Croix des expériences comparatives sur les betteraves. Le champ d'expérience a été partagé en plusieurs parcelles égales, de la contenance d'une perche. Les betteraves ont été plantées le 6 mai, et elles ont été récoltées le 17 novembre. La récolte a été faite avec le plus grand soin, et le produit de chaque parcelle a été pesé immédiatement après l'arrachage.

Voici les principaux résultats :

Parcelles.	Engrais employé.	Récolte.
No. 1.	fumier 1500 lbs.	2500 lbs.
No. 2.	" 750 "	1900 "
No. 3.	engrais chimiqué complet intensif	1550
No. 4.	engrais chimiqué complet	1625 "
No. 10.	terre sans aucun engrais	1475 "

L'engrais chimiqué a produit un accroissement de récolte de 150 lbs.; tandis que l'accroissement dû au fumier s'est élevé jusqu'à 475, et même 825 lbs. Le fumier l'emporte ici sur les engrais chimiques.

LECHARTIER.

Journal d'Agriculture d'Ille-et-Vilaine.

Pour la Semaine Agricole.

Ayrshires et Durhams en Angleterre.

Mr. L'Éditeur,

Comme il est probable que plusieurs de vos lecteurs seraient désireux de connaître le prix des *Ayrshires* et *Durhams* en Angleterre, par le temps qui court, et de savoir quelle est la qualité des animaux que les éleveurs et importateurs du Canada nous amènent de là, je prends la liberté de vous adresser une traduction de certains articles, à ce sujet, publiés dans *l'Illustrated London News* du 23 Avril dernier, sous le titre *The Farm*. Vos lecteurs pourront, par la lecture de cet exposé, établir une comparaison entre la valeur des *Ayrshires* et *Durhams*, aujourd'hui, dans la Grande-Bretagne. Ils verront avec plaisir que nos importations sont choisies avec soin.

Le troupeau *Ayrshire* de Mr. Drew l'un des plus chanceux en prix en Ecosse a été vendu avec avantage à Merryton près de Hamilton. "Medora"

la vache qui a eu le premier prix à Edinburg, l'année dernière, a rapporté cinquante-neuf louis (£59); "Blackie" aussi une vache primée s'est vendue soixante louis (£60) et "Louisa" vache âgée de quatre ans, a réalisé le plus haut prix de la vente, soixante six louis (£66). "Medora" et dix-sept autres ont été achetées pour être transportées en *Canada*. Les vaches et les taures ont obtenu en moyenne, environ vingt-huit louis et les cinq taureaux, en moyenne, vingt six louis (£26). *Chieftain*, âgé de deux ans, a réalisé le plus haut prix, trente-huit louis (£38). Il a été acheté, avec quelques unes des vaches pour la Duchesse d'Athol.

La vente des *Shorthorns* (Durhams) de Mr. R. E. Olivier, à Solebroke Lodge, Northamptonshire a eu lieu le 13 avril, en la présence d'un bon nombre de gentilhommes et d'éleveurs. Les animaux étaient en bonne condition et la compétition a été vive pour quelques uns des lots. "Lalage 4e." a été mise à deux cents guinées par Lord Skelmersdale, mais il a trouvé un enchérisseur dans Mr. S. E. Boldan qui l'a poussé jusqu'à quatre cent cinquante guinées, elle lui est restée à ce prix. Ce Mr., a acheté trois autres vaches pour cent trente guinées, cent guinées et cent vingt guinées respectivement. Lord Skelmersdale a acheté deux vaches de la tribu des *Sweathed* pour cent quatre-vingt une guinées. Deux autres d'une tribu différente se sont vendues cent soixante-dix et cent quarante guinées la pièce.

En total, les quarante-cinq vaches Durhams, vendues, ce jour là (13 avril) à l'encan, ont rapporté en moyenne la somme de soixante-treize louis, dix-huit chelins (£73 18) par tête, et les onze taureaux quarante quatre louis, (£44) aussi par tête. Parmi ceux-ci le taureau "Duke of Liverpool" a obtenu le plus haut prix, quatre vingt-six guinées.

A un encan de chevaux propres aux travaux agricoles, fait en Angleterre, aussi dans le même temps, les meilleurs ont obtenu de quarante-cinq à soixante-cinq louis (£45 à 65) par tête.

Ls. LÉVÊSQUE, M. C. A.

D'aillobout 14 Mai 1870.

M. Lévêque veut bien nous promettre une nouvelle correspondance au sujet de la tonte des moutons. Nous lui en offrons d'avance nos meilleurs remerciements, son travail sur les moutons du Canada que nos lecteurs connaissent est certainement le plus complet et le plus précieux du genre publié jusqu'à ce jour.

Qui petit sème petit recueille.

Qui sème en pleurs recueille en bonheur.

La Semaine Agricole.

MONTREAL, 25 MAI 1870.

Nous remercions nos lecteurs pour la sympathie qu'ils nous témoignent et par les nombreuses adhésions que nous recevons, comme celle que nous publions ci-dessous et par le dévouement de nos collaborateurs. Un cultivateur nous disait que la seule recette du Dr. Genand pour la poudre de condition, lui valait non seulement un gain annuel, équivalant au double de la souscription au journal, mais que de plus elle lui avait déjà sauvé un cheval de £30. N'en pourrait-on pas dire autant de bien d'autres articles publiés dans les six mois? Nous espérons donc que les encouragements ne se borneront pas à des paroles seulement, mais que l'on comprendra les sacrifices en argent qu'il nous faut faire pour maintenir cette publication et qu'on nous obtiendra de nombreux abonnés; c'est d'ailleurs tout ce que nous demandons.

Monsieur,

Je n'ai reçu qu'hier votre circulaire du 10 mai courant et le No. et l'almanach. Du tout je vous suis infiniment obligé et reconnaissant.

Je ferai tout en moi pour encourager votre publication *La Semaine Agricole*; c'est un guide presque infailible où le cultivateur y trouvera avec son amusement des renseignements pour son avantage et sa prospérité dans la carrière qu'il a embrassée. Carrière qui exige beaucoup de sueurs et de fatigues sans forte récompense, si on s'obstine aux anciennes routines et si on méprise les sages conseils de votre journal et autres du même genre.

UN ABONNÉ.

Travaux de la saison.

MM. les Editeurs,

Nous avons, cette année, une saison toute exceptionnelle et qui va nous permettre de finir nos semences bien plus tôt que d'habitude. Ici, l'an dernier, la plupart des cultivateurs n'ont pu commencer leurs semences avant le 20 de mai; cette année, à la même époque, tout est à peu près fini chez un bon nombre d'habitants, malgré le manque presque complet des labours d'automne.

Destruction des mauvaises herbes.

Le cultivateur soigneux devrait profiter d'une aussi belle saison pour en

treprendre le nettoyage d'au moins une pièce de sa terre. Je ne crois pas me tromper en affirmant que les mauvaises herbes de toutes espèces règnent en maîtres par tout le pays et qu'il serait difficile de trouver une terre sur cent où elles n'ont pas pleine et entière possession d'au moins la moitié du sol. Nous nous donnons donc chaque année le trouble et la dépense de cultiver toute l'étendue de nos champs pour ne produire qu'une demi-récolte. Cet avancé est malheureusement que trop vrai. Nous n'avons que deux remèdes à adopter. Soit par la culture des légumes. Soit par

les jachères.

Plusieurs cultivateurs pourraient prétexter l'impossibilité de cultiver des légumes en grand, il n'en est aucun qui ne puisse pas adopter la jachère, soit nue, soit avec demi-récolte. Si nous voulons ramener nos terres et leur faire produire les plus grands profits possibles il faut absolument les nettoyer, et la jachère est à la portée de tout le monde. En effet, qui ne peut pas labourer sur le long et sur le travers, chaque année, une ou deux pièces de terre, les herser parfaitement, les fumer et semer du sarrasin à pleine main. Si vous voulez faire de votre terre une terre de premier ordre labourez ce sarrasin quand la pièce sera toute en fleur, et semez une seconde fois. Si la saison est exceptionnellement belle et que le premier semis soit fait dans la dernière semaine de mai vous aurez encore une excellente récolte. En tous cas, vous pouvez compter sur une magnifique récolte d'orge ou de blé l'année suivante, et sur des prairies de premier ordre pendant de nombreuses années, si vous semez abondamment de bonnes graines de mil et de trèfle avec votre orge ou votre blé. Ceux qui essaieraient ce moyen une année, *ayant soin de travailler la terre de temps sec* n'aurait pas à le regretter, et continueraient, chaque année, ce système qui bientôt leur assurerait une terre en ordre parfait et des récoltes doubles. Les Sociétés d'Agriculture ne pourraient mieux faire que d'offrir une forte prime pour les meilleures jachères. Ne l'oublions pas, c'est dans l'ameublissement, le nettoyage et l'engraisement de nos terres qu'il faut chercher l'amélioration dans la condition du cultivateur canadien.

Main-d'œuvre. — Emigration : — Suggestion.

On se plaint partout de la rareté de la main-d'œuvre, des prix excessifs qu'il faut donner pendant les semences et les récoltes, de plus il n'y a pas de bon patriote qui ne déplore avec raison l'émigration presque générale dans toutes les parties du pays. On sait que ce sont les cultivateurs et les fils de cultivateurs qui émigrent. Nous sommes-nous bien demandé quelle est la cause du mal? Ne pourrions

nous pas y trouver un remède? J'hésiterais à aborder ce sujet, si je n'étais pas persuadé qu'il est de première importance pour nous et qu'il est du devoir de chacun de travailler, dans la mesure de ses forces, pour y apporter un remède. Et bien, je me demande si le cultivateur a raison d'être surpris de la rareté et du haut prix de la main-d'œuvre quand, par tout le pays, il semble de rigueur de n'employer des engagés que deux mois dans l'année. Comment veut-on que les pauvres de la campagne vivent sur le salaire de 8 ou 10 semaines de travail? Peuvent-ils faire des semences ou des récoltes à leur compte, s'ils travaillent pour vous pendant ce temps?

Et pourtant il me semble qu'il y a bien peu de cultivateurs qui viennent à bout de faire, sur leur terre, tous les travaux que ces mêmes terres exigent pour donner les récoltes les plus profitables. Combien de clôtures mal faites, de rigoles à peine nettoyées, de fossés remplis, de fumiers étendus et se perdant aux portes des granges faute du temps nécessaire pour le charroyer: sans parler des labours à demi-faits, des pièces perdues de chientend et de mauvaises herbes, d'outils mal faits ou usés, qu'on pourrait réparer soi-même et faire à neuf si l'on en avait seulement le temps! Je l'avoue, le temps manque, car le cultivateur canadien n'est certainement pas paresseux. Il emploie généralement assez bien son temps, surtout pendant la belle saison. Mais cet aveu fait, qu'on me permette un avancé: Je crois qu'il serait facile d'établir, qu'en général, nous sommes trop *regardant*. Plutôt que de déboursier une piastre, ou 15 piastres, ou \$160 par année (le prix des meilleurs hommes, nourriture, chauffage, etc. inclusivement,) nous perdons annuellement, sur 99 fermes sur 100, bien au-delà du double de cette somme. Voyons, MM. les Editeurs, veuillez donc demander à vos lecteurs intelligents et de bonne foi d'y réfléchir et de nous dire leur pensée, par l'entremise de la *Semaine Agricole*. Si j'ai raison, le remède n'est-il pas clair? Né faut-il pas engager nos pauvres gens à l'année et les empêcher, ainsi de partir pour les Etats-Unis? Si chacun de nos cultivateurs, dans toute cette Province, se décidait une bonne fois, à faire faire ses travaux comme ils devraient être faits, est ce que nous ne trouverions pas de suite de l'emploi pour une population agricole double de la nôtre?

La question est sérieuse et mérite considération. J'ajoute une autre considération sur ce sujet d'un ordre tout différent, mais qui a bien son bon côté. Pour le cœur bien placé, peut-on trouver une plus grande satisfaction que celle d'avoir contribué à la nourriture et à l'entretien de toute une famille honnête, d'avoir éloigné d'elle

la misère, de l'avoir peut-être sauvé du plus grand des dangers, celui d'aller dans un pays étranger au risque d'y perdre sa foi et sa bonne conduite ! Cette satisfaction ne vaut-elle pas infiniment plus que celle que nous donnerait une voiture de luxe, de beaux habits, un piano, choses qui coutent chaque année dans bien des familles de cultivateurs, la somme qu'on donnerait pour faire travailler pour soi toute une famille. Les personnes ainsi situées, et elles sont en grand nombre, peuvent-elles prétexter le manque de moyens ? N'y trouveraient-elles pas leur compte à la fin de l'année.

Il y aurait bien d'autres questions qui se rattachent à ce sujet, comme l'avantage de ne pas loger et nourrir ses hommes, l'emploi d'hommes mariés au lieu des jeunes gens, etc., j'y reviendrai.

VARÈNNES.

Importation d'un cheval Percheron.

La Société d'Agriculture du comté d'Yamaska vient d'importer de France un magnifique cheval étalon Percheron, de pure race, destiné à servir comme reproducteur, à l'usage des membres de cette société et du public. Ce cheval, fortement constitué, d'une grosseur beaucoup plus qu'ordinaire en même temps qu'élégant dans sa forme, est parfaitement sain, vigoureux, en un mot, accompli : au nombre de ses qualités, il en est une, bien rare chez les Percherons, sa couleur est d'un noir luisant, ce qui le distingue avantageusement parmi la plupart de ceux qui ont été importés dans le pays jusqu'à présent. Il a été admiré par des centaines de visiteurs qui se sont empressés d'aller le voir à son arrivée à Montréal. Mardi, le dix-sept courant, les Directeurs et Officiers de la Société, assemblés à St. François du Lac, ont eu l'occasion de contempler à l'envie ce fier représentant de la noble race chevaline, et de recevoir des nombreuses personnes venues pour lui faire accueil, les félicitations les plus enthousiastes sur l'excellente acquisition dont ils venaient de doter le comté d'Yamaska.

La société doit à Georges Leclère, Ecuier, de Montréal, secrétaires du Conseil d'Agriculture, et à Mr. Narcisse Préfontaine, de Chambly, le mérite de l'importation et du choix de l'animal en question. M. Leclère, avec le zèle et les connaissances qu'on lui connaît en ce qui touche aux progrès agricoles, a eu l'obligeance de faire pour la société les correspondances et de diriger les négociations pour l'achat et l'importation du cheval, et Mr. Préfontaine en a fait le choix et l'achat en France, et c'est sous les soins de ce dernier que le cheval a

fait la traversée. Tous deux ont certainement droit aux plus grands éloges et à la confiance particulière que leur succès ne peut manquer de leur assurer.

Les Directeurs de la société d'Yamaska ont adopté, à leur assemblée du dix-sept, la Résolution suivante :

Résolu unanimement :

Que les remerciements les plus sincères de cette Société soient offerts à Messieurs G. Leclère et N. Préfontaine pour la générosité avec laquelle ils ont mis leurs services à la disposition de la société dans l'achat et l'importation d'un cheval Percheron, que cette société, fière de l'acquisition faite pour elle par ces Messieurs, ne saurait assez les féliciter sur l'intégrité, le zèle et l'habileté dont ils ont fait preuve en cette circonstance, et que cette société, après avoir été si bien servie par ces Messieurs, témoigne publiquement de la haute confiance et de l'estime distinguée que lui inspire envers eux leur conduite habile et honorable.

(Signé)

J. B. COMMEAULT, Prs.

V. GLADU, Set.

Communiqué.

L'Étalon importé du Comté de Chambly.

Une assemblée spéciale de la Société d'Agriculture du Comté de Chambly, eut lieu le 14 mai, à St. Hubert, pour recevoir l'étalon importé de France, par M. Préfontaine. Une centaine de personnes de toutes les parties du comté s'étaient rendues pour voir l'étalon en question.

M. Préfontaine présenta ses comptes, pièces justificatives, certificats, *pedegree*, etc., puis le comité procéda à la visite de l'étalon. "Hector," tel est son nom, demi-sang normand, est âgé de quatre ans. Il pèse près de onze cent cinquante livres. Sa couleur est du plus magnifique bai-erisepommelé que l'on puisse voir. "Hector" est d'élégante apparence, l'œil vif, plein d'ardeur et de feu ; a plutôt l'air d'un cheval de trait léger que de gros trait quoiqu'il puisse réunir les deux qualités. Il ressemble un peu à notre race de chevaux, dite "St Laurent." "Hector" a remporté le premier prix à Caen, dans la classe des étalons de 4 ans, à l'exposition de ce printemps, à laquelle concoururent huit cent chevaux.

C'est assurément une précieuse acquisition pour le comté de Chambly, mais il est à regretter que le Normand ne soit pas plus pesant. Il rencontrerait mieux les besoins du comté. Les amateurs de chevaux de trait léger, sont assurément plus satisfaits que ceux qui voudraient avoir des chevaux pesants, pour les lourds charrois.

M. Benoit, M. P., se fit l'interprète de ces derniers, il suggéra à la société d'importer, l'année prochaine, un étalon de gros trait. L'importation serait alors parfaite et les membres de la Société qui ont besoin de chevaux de gros trait, seraient aussi satisfaits que ceux qui désirent la vitesse et l'élégance.

Pour la *Semaine Agricole*.

Coloris du ciment, &c.

Un de vos abonnés de St. Dominique de Jonquières, Comté de Chicoutimi, désire savoir comment il faut s'y prendre pour donner au ciment incombustible, dont j'ai donné la recette dans le No. 24 de *La Semaine Agricole*, Vol. 1, page 380, les couleurs les plus en usage ?

Voici comment : Les couleurs les plus ordinaires sont le rouge-brun, l'ardoise, et la couleur de pierre.

Pour obtenir la couleur rouge-brun on prend de la terre glaise, on la fait sécher, et on la réduit en poudre, puis on la mêle avec du brun d'Espagne.

Ou encore, on mêle ensemble du rouge indien et du noir de fumée qu'on ajoute à la composition pendant qu'elle refroidit, ayant soin, comme de raison, de brasser le tout.

Pour donner une couleur d'ardoise ou de pierre, on mêle ensemble de la terre d'ombre et du noir de fumée.

Quelque soit la couleur que l'on choisisse, on lui donnera une teinte plus ou moins foncée selon la quantité plus ou moins grande de matière colorante que l'on ajoutera.

Comme les goûts diffèrent, on ne peut prescrire de règles sur la couleur à adopter ; mais avant d'arrêter son choix, il sera prudent d'essayer l'enduit sur un bardeau, et laisser sécher.

DR. GENAND.

On nous écrit du comté de Terrebonne :

MM. les directeurs de la société d'agriculture du comté de Terrebonne ont su rencontrer les désirs des membres de cette société en leur procurant des chevaux reproducteurs pure race importés sans risquer les argents de cette société.

M. Moody, de Terrebonne, a fait acquisition d'un magnifique poulain percheron qui promet pour l'an prochain, autant que les percherons des comtés voisins.

M. Payement, de Ste. Thérèse, a un bel étalon Bayard cœur de Lion qui satisfera les éleveurs de chevaux.

En vain plante et sème .

Qui ne clot et ne ferme.

De noble plante noble fruit.

Pour nettoyer les vaisseaux à lait.

Voilà le principal secret pour faire du bon beurre. Il y a dans le lait un acide particulier qui se forme très aisément, et qui enlève entièrement au beurre cette richesse, cette suavité de goût, qui se distingue si facilement, et qu'il est si rare de rencontrer.

Pour débarrasser les vaisseaux de ce lait sûr qui y adhère toujours, en plus ou moins grande quantité, et qui engendre cette acide si pernicieux au beurre il ne faut pas se contenter de laver les vaisseaux dans de l'eau bouillante, mais il faut encore les y faire bouillir, mettre un peu de soda ou de la perlasse dans cette eau, et faire sécher les vaisseaux ainsi lavés, au soleil.

UN ABONNÉ.

Pour faire du beurre en hiver.

Pour réussir aussi facilement à faire du beurre en hiver qu'en été, voici un procédé donné par l'Américain *Agriculturist*.

Le lait doit être écrémé tous les jours, la crème mise immédiatement dans une bouilloire que l'on place dans de l'eau chaude, sur le feu, on laisse chauffer ainsi la crème, mais sans lui permettre de bouillir. On la retire ensuite, et on la conserve dans un vaisseau bien propre. On fait de même tous les jours jusqu'à ce qu'on ait une quantité suffisante de crème pour la convertir en beurre. On se met à l'œuvre pour faire le beurre, aussitôt après avoir écrémé, fait chauffer comme dit ci-dessus, et déposé dans le réservoir, la dernière portion de crème. De cette manière, une température suffisante règne dans toute la masse réservée, sans qu'il y ait besoin de clarifier la crème avec de l'eau chaude.

UN ABONNÉ

Que l'on s'en rappelle l'hiver prochain.

Pour avoir des œufs frais l'hiver.

1o Mettre les poules dans un endroit bien abrité contre le froid et les tenir proprement. Nettoyer le poulailler, au moins une fois par semaine.

2o Leur procurer abondamment de la bonne eau et du grain aussi en abondance, sans craindre la glotonnerie ; car les poules ne font que satisfaire leur besoin.

4o Mettre dans le poulailler une grande boîte pleine de gravois, de sable, de cendre de terre, de vieux plâtre, ou d'écaillés d'huitres bien pulvérisées. Les poules se roulent et jouent dans cette boîte, et y puisent ce dont elle ont besoin.

5o. Surtout, leur donner 2 ou 3 fois par semaine, un peu de viande, dans laquelle il n'y a pas eu de sel. Les débris de la cuisine, os, cartilages etc., sont tout ce qu'il faut.—*American Agriculturist*.

Pour faire du bon café.

Le meilleur moyen, c'est de l'acheter en sac et non grillé ; le faire griller soi-même. Le moulin à mesure ; en prendre la quantité requise ; le mettre dans de l'eau froide et l'y battre comme il faut avec un blanc d'œuf, (un œuf suffit pour trois fois) : verser dessus de l'eau bouillante, et faire bouillir pendant 10 minutes ; y verser de nouveau une tasse à thé d'eau chaude, et laisser reposer pendant à peu près cinq minutes.—*Canada Farmer*.

Trèfle Alsique.

Il est constaté partout, que le trèfle alsique dure plus longtemps que le trèfle rouge ordinaire, mais qu'il résiste moins à une longue sécheresse, vu que ses racines pénètrent moins profondément le sol. Il fait bien, en général, sur un sol qui a déjà produit beaucoup d'autres espèces de trèfles. Il est hors de tout doute qu'il produit beaucoup plus que le trèfle blanc, et possède des qualités nutritives supérieures à toute autre espèce.

UN ABONNÉ.

HORTICULTURE.

Jardins.

Les gravures indiquent une manière économique de sauver les plantes telles que concombres, melons, etc., du ravage des pucerons après transplantation ou semis en pleine terre. Il ne s'agit que de planter d'abord deux petites branches comme l'indique la



Fig. 1.

fig. 1. Couvrir de gazettes que l'on retient au moyen d'un peu de terre fig.



Fig. 2.

2. L'air et le soleil arriveront à la

plante à travers le papier et bientôt, quand elle est à l'abri du danger elle est aussi assez forte pour briser d'elle-même le papier, fig. 3.



Fig. 3.

APICULTURE.

Saison des Essaims,

La saison des essaims dure environ six semaines ; elle commence à l'époque où la sève coale abondamment dans les plantes, c'est-à-dire en juin pour les climats tempérés ; elle varie aussi selon les années. On a lieu de croire qu'elle commencera de bonne heure, lorsque les différentes productions de la terre paraissent plus avancées qu'à l'ordinaire. La saison des essaims commence cinq ou six semaines après l'apparition des premières fleurs. Nécessairement, cette règle doit participer de l'irrégularité des printemps. Si les abeilles amassent beaucoup de pollen dans la seconde moitié d'Avril et que le mois de mai soit beau, il y aura des essaims dans les derniers jours de mai. Si, au contraire, le printemps est tardif, et que les abeilles ne recueillent du pollen que dans le milieu d'avril, les essaims ne paraîtront qu'au commencement de juin.

Les ruches très-fortes commencent à élever des bourdons, à partir du moment où elles peuvent se procurer du pollen. Les bourdons sont vingt-quatre jours pour éclore, et l'essaim ne sort au plus tôt que six ou huit jours après leur naissance.

Indices d'un prochain essaimage

On regarde généralement comme un indice de la sortie prochaine des essaims, l'apparition des bourdons. Ce sont toujours les ruchées les plus fortes qui fournissent les premiers ; jamais une ruchée n'essaime qu'elle n'ait montré ses bourdons six ou huit jours à l'avance. Entre midi et trois heures, par un beau soleil de mai, vous pouvez les voir sortir tout joyeux pour se donner le plaisir d'une promenade aérienne. Cependant, cette apparition des bourdons n'est pas toujours une preuve que la ruche essaiera. Les bourdons sont aux essaims ce que les fleurs sont aux fruits : il n'y a pas de fruits sans fleurs, mais les fleurs ne donnent pas toujours des fruits, de même il n'y a pas d'essaims sans bourdons, mais trop souvent il y a des bourdons sans essaims.

Un autre indice de la sortie prochaine d'un essaim, c'est quand le trop plein force une partie des abeilles à se tenir en dehors de la ruche. Le logement ne suffit plus à la famille qui déborde de toute part. L'essaim ne se fera pas attendre longtemps. Cependant, il peut arriver que de grandes chaleurs, devant l'apparition des bourdons, obligent les abeilles à se tenir ainsi groupées à l'extérieur; dans ce cas, elles lasseront votre patience, en n'essayant que de dix à quinze jours plus tard. Il manque quelque chose à la famille; elle attend qu'elle soit pourvue de bourdons adultes et de mère au berceau.

D'autres fois, les ruchées essaime-ront sans que rien n'indique un excès de population; les abeilles ne débordent pas, et le logement suffit à toutes, et, cependant, vous avez des essaims; c'est que les nuits précédentes ayant été fraîches et les journées d'une température modérée, les ouvrières se sont réserrées davantage dans l'intérieur et ont dissimulé leur nombre. Règle générale, les apparences d'une population excessive donne des espérances prochaines pour les ruchées peu âgées, et seulement des espérances éloignées pour celles à vieux gâteaux.

Après le coucher du soleil, comparez le bruissement que font entendre vos ruchées; dans les faibles ou celles qui ne sont pas remplies de gâteaux, il est presque nul; dans les fortes, le bruissement est sourd, grave, fortement soutenu, dans les très-fortes, il devient aigu; plus éclatant; espérez un essaim de ces dernières ruchées dans quelques jours. Voyez-vous encore un autre signe: voyez et considérez ces nombreuses abeilles venir de l'intérieur, s'avancer en toute hâte sur le plateau, comme pour apporter un message, puis s'en retourner et rentrer avec le même empressement, espérez un essaim dans quatre ou cinq jours.

Une ruchée très-forte semble rester dans l'inaction, les ouvrières qui vont à la campagne et celles qui en reviennent ne sont pas aussi nombreuses que de coutume; l'activité n'est plus en rapport avec la population; les mouches paraissent être dans l'attente d'un grand événement. Oui, le grand événement se prépare pour le jour même ou pour le lendemain. La sortie de quelques bourdons avant l'heure accoutumée présage encore le départ de l'essaim pour le jour même.

Nul indice d'essaimage n'est certain.

Tous les signes dont nous venons de parler ne donnent que des espérances, ils précèdent presque toujours le départ des essaims, mais les essaims n'en sont pas la suite nécessaire. La pluie, le vent, une grande sécheresse, l'une de ces trois causes peut, d'un jour à l'autre, retarder l'essai-

mage et même y mettre un terme d'une manière absolue.

Il peut arriver que des ruchées très-fortes n'essaient pas et que d'autres de second ordre le fassent. L'explication de ce double fait est facile: au moment où la ruchée forte est prête à donner son essaim, il survient des mauvais temps continus qui déterminent la mère ou les ouvrières à tuer les nymphes maternelles, tandis que le beau temps revient pour le moment où la ruche de second ordre est disposée à l'essaimage.

Départ, mise en ruche de l'essaim.

C'est ordinairement de dix heures du matin à une heure de l'après-midi, que les essaims prennent leur essor. Les abeilles, comme un torrent impétueux, se précipitent hors de la ruche; celles de l'intérieur et celles qui sont groupées à l'extérieur, toutes partent pour de nouvelles destinées. Les voilà dans les airs; c'est une nuée qui se meut et se croise en tous sens. Après quelques minutes de ce vol incertain, le peuple émigrant se dirige vers un arbre qu'il trouve à sa portée; il s'attache au tronc ou à une branche formant une masse tantôt arrondie, tantôt allongée, tantôt hémisphérique, selon l'emplacement qu'il a choisi.

La ruchée qui doit le recevoir est préparée; elle est propre; on a frotté l'intérieur avec des feuilles de fèves de marais, ou avec du thym, ou bien on y a passé un linge humecté d'eau salée. Dès qu'on ne voit plus que quelques centaines de mouches voler autour du groupe, il est temps de le recueillir. Après avoir mis un masque, tenez d'une main la ruche renversée sous l'essaim; de l'autre main, saisissez la branche et secouez vivement; l'essaim s'en détache et tombe dans la ruche; un plateau est là tout près pour recevoir cette ruche, et vous avez soin de la soulever d'un côté au moyen d'une petite cale. Alors les abeilles, qui étaient tombées en masse au fond de la ruche, retombent sur le plateau; les unes s'échappent et s'envolent, les autres sortent vivement, et s'avancent en bataillon serré prête à prendre de nouveau leur essor, puis s'arrêtent tout à coup dans leur marche, se retournent et se mettent à faire le bruissement toutes en chœur; c'est le signal du rappel.

Toute la troupe l'entend, et s'empresse de rejoindre la mère. Alors on enfume les abeilles qui sont restées à la branche; on enfume aussi, mais modérément, celles qui, posées sur le plateau ou sur la ruche, tardent d'entrer. Un quart-d'heure ou une demi-heure après, tout est rentré; quelques abeilles seulement voltigent autour de la ruche; il ne faut pas vous en inquiéter. Portez l'essaim à la place qui lui est destinée et qui doit être à quelque distance de la souche. Si vous attendiez jusqu'au soir, vous vous expose-

riez à voir un second essaim venir se mêler avec le premier dans la même ruche. Un autre inconvénient, c'est que beaucoup d'ouvrières reviendraient les jours suivants voltiger autour de l'arbre qui leur a servi de station.

Pour réussir dans la mise en ruche de l'essaim, il est bon, mais il n'est pas absolument nécessaire, que la mère se trouve d'abord dans la ruche; quand elle ne s'y trouve pas, les abeilles du dedans font entendre pendant quelque temps un bruissement qui appelle aussi bien la mère que le reste de la troupe. L'essentiel consiste à enfumer la place où l'on peut supposer que la mère se trouve. Souvent, je l'ai vue aller rejoindre sa famille. On doit toujours approcher la ruche le plus près possible de l'endroit où l'essaim s'est fixé.

Essaim difficile à recueillir.

Quand les abeilles, au lieu de s'attacher à une branche qu'on peut secouer, se placent contre un mur, un gros tronc d'arbre, ou dans une fourche formée par les branches, on présente la ruche de son mieux, on passe un petit balai sur les abeilles pour les détacher et les faire faire tomber. Le reste se fait comme on a dit dans l'article précédent. On voit encore des essaims se poser à terre, ce qui annonce la lassitude de la mère, et donne à peu près la certitude qu'elle ne reprendra pas son essor. La mise en ruche de ces essaims n'offre aucune difficulté; on pose doucement la ruche par-dessus; on la tient soulevée d'un côté; on enfume modérément dans l'intérieur afin d'y provoquer le bruissement; on enfume ensuite les abeilles du dehors; bientôt tout l'essaim monte dans la ruche.

Pour recueillir un essaim suspendu à une branche très-élevée, il faut avoir un sac de grosse toile, haut d'environ 3 pieds, taillé en rond par le bas et attaché autour d'un cerceau; on fait, à 10 pouces du haut, une espèce d'ourlet dans lequel on passe un cordon assez long pour le tenir dans la main, lorsque le sac est élevé. Quand il s'agit de s'en servir, deux personnes le présentent sous la branche au moyen de deux perches; elles secouent les abeilles par un mouvement de bas en haut et ferment ensuite le sac en tirant le cordon; elles versent aussitôt l'essaim dans la ruche qui lui est destinée; enfin, on enfume la branche, s'il est possible, pour en chasser le reste des abeilles. Au lieu d'un sac, on pourrait encore, au moyen d'une fourche, élever la ruche, y secouer les abeilles, et vite la retourner sur le plateau.

Rentrée des essaims.

Quelquefois, l'essaim rentre dans la ruche d'où il est sorti; il se balance quelque temps dans l'air, et puis, sans

se reposer, il revient en masse serrée. Si la mère est rentrée avec la famille, une seconde émigration aura lieu le lendemain ou au premier beau jour. On peut supposer qu'il en est ainsi, quand, au moment du départ, il fait toujours du vent, que le soleil se couvre, ou qu'il tombe quelques gouttes de pluie. Mais si c'est une journée chaude, avec un beau soleil sans vent il est à présumer, au contraire, que la mère n'est pas rentrée et qu'elle est tombée à terre. Dans ce dernier cas, l'essaïm ne ressortira plus que le huitième ou neuvième jour; il doit attendre la naissance des jeunes mères.

HYGIENE.

L'HYGIENE DU PRINTEMPS.

Le régime alimentaire.

Voici le renouveau, avril et ses promesses, et tous les poètes du printemps qui me trottent par la tête, ceux d'Athènes et ceux de Rome, et les vers immortels de Musset :

Le carnaval s'en va, les roses vont éclore,
Sur les flancs des coteaux déjà court le gazon,
Cependant du plaisir la frileuse saison,
Sous ses grelots légers, rit et voltige encore :
Tandis que, soulevant les voiles de l'aurore,
Le printemps inquiet paraît à l'horizon,

Or, en vile prose, et chassant la folle du logis, voilà ce que je voulais vous dire :

Personne ne niera que la succession des saisons et les variations de température doivent imprimer aux organes de la digestion et, par suite, à toute l'économie, des degrés et des nuances d'activité fort divers. En effet, dans nos climats tempérés, nous passons par toutes les températures; nous avons des hivers très-froids, des étés très-chauds et des printemps humides. De là la nécessité de la réparation et de là stimulation, de l'alimentation tonique, de l'alimentation légère et stimulante, de l'alimentation douce et rafraîchissante.

Les modifications que suscite dans l'économie l'action de l'hiver, sont : l'augmentation dans la cohésion des tissus en général et le refoulement de l'activité dans les organes intérieurs; une tendance plus prononcée qu'en toute autre saison à l'alimentation animale, une appétence plus grande pour les boissons toniques, spiritueuses, aromatiques. Sans dire d'une façon absolue, comme le font la plupart des médecins, que les maladies de l'ordre inflammatoire sont plus fréquentes en hiver qu'en toute autre saison, il est certain, au moins, comme le dit si bien M. Champouillon, que les qualités du sang augmentent dans de fortes proportions et amènent souvent la pléthore et une

stimulation incendiaire qui envahit tous les tissus.

Au printemps, les stimulations croissantes produites par la chaleur et la lumière, et la vigueur nouvelle imprimée à l'organisme déterminent une expansion, une dilatation dans les solides et les liquides; les affections de la peau, la fièvre éphémère, les fièvres intermittentes, les angines, les pleurésies, les hémorragies, l'apoplexie, le rhumatisme et la goutte font explosion avec le réveil de la nature.

Il est donc raisonnable de chercher dans le régime alimentaire un contre-poids aux influences que nous venons de signaler. Or, l'expérience nous apprend que le régime végétal enlève au sang la richesse excessive que lui donne une alimentation trop fortement animalisée.

Qu'on n'aille pas m'accuser de préconiser exclusivement le régime végétal et me soupçonner d'être un disciple de Pythagore. L'homme est fait pour une alimentation complexe, la structure de son appareil digestif est là pour le prouver; mais on peut soutenir qu'il supporte plus facilement la privation absolue de viande que de végétaux.

Il s'est fait des modifications importantes dans les constitutions depuis cent ans, et les conditions nouvelles de notre vie sociale ont amené des habitudes qui ont développé au plus haut point le tempérament nerveux chez les masses. Aussi est-on généralement d'accord que l'abstinence et le jeûne ne peuvent plus être aussi facilement supportés aujourd'hui qu'ils l'étaient par nos pères, autrement vigoureux et sanguins que nous, et l'Eglise l'a parfaitement compris en se relâchant de sa sévérité. Mais nous pensons avec le docteur Champouillon, et c'est par là que nous terminons, que la loi de la religion qui impose aux hommes du Nord obèses et *rutillants de bonne chair* quarante jours de jeûne et d'abstinence, est une loi sagement préservatrice et conforme en tous points aux prescriptions de l'hygiène la mieux entendue.

DR. E. DECAISNE.

FANTAISIE.

Le tabac à priser.

Comment cette singulière manie est-elle venue à l'esprit humain ?

Celle de fumer pourrait s'expliquer, à la rigueur, par les moments de distraction qu'elle cause et l'ivresse qu'elle excite. Mais que me veut cette poudre colportée dans une boîte pour l'introduire, par pincées et à certains intervalles, dans les nez sublunaires,

et traverser avec nous toutes les phases de notre existence ?

Et pourtant le tabac à priser s'est inféodé à nos mœurs et figure au rang de nos besoins.

Le priseur, le vrai priseur, le priseur pur sang, est encore un de ces êtres dont Buffon a oublié de nous entretenir. Le vrai priseur ne connaît pas la vie sans tabac, il ne fait qu'un avec sa tabatière. Le tabac, c'est l'âme de son âme, c'est l'idole de son cœur et de son nez. Mais sachez bien que le véritable priseur dédaigne le macouba, méprise la fève tonka, et regarde d'un nez froid le Saint-Vincent et le Porto-Rigo. Le tabac simple et sans alliage, voilà son culte; la régie, ses amours; la civette, son temple.

Vers 1830, un brave industriel, M. Duchâtelier, osa rêver un 18 brumaire en faveur de la jouissance nasale de ses compatriotes. Il lança l'anathème contre la nicotiane, pour lui substituer une poudre rivale non sanctionnée par la régie. Les tribunaux prirent la chose à cœur; c'était une question vitale pour tous les nez de la France.

M. Duchâtelier gagna sa cause, mais sa poudre bâtarde et novice ne produisit qu'une sensation momentanée: elle donna même prise au ridicule, et bientôt la nicotiane, réhabilitée, fit sa rentrée triomphale dans la tabatière.

Le tabac, dit-on, éclaircit le cerveau, purifie les humeurs, réveille les esprits, occasionne des secousses bien-faisantes, et facilite la production d'idées.....chez ceux qui en ont.

Mais le revers de la médaille? Dieu sait ce qu'une prise de tabac, savourée avec délices, traîne d'embaras à sa suite? Puis les pertes de temps? Un Anglais fit un jour le calcul suivant: Un priseur habituel a recours à une prise de tabac toutes les dix minutes. Chaque prise, avec tous ses petits accessoires, exige une minute et demie de temps; or, une minute et demie sur dix fait, sur une journée de seize heures, deux heures et vingt-quatre minutes, c'est-à-dire le dixième d'une journée ordinaire, et, par conséquent un jour sur dix, ce qui ôte de l'année trente-six-jours et demi. Si l'on suppose donc l'habitude du tabac continué pendant quarante ans, il en résulte que le nez du priseur lui a demandé l'occupation de quatre années entières.

Soyez sûrs qu'il faut plus de caractère pour rompre avec le tabac que pour vaincre une passion du cœur. Il n'est pas de maître, de femme, d'ami despote comme le tabac: lui seul vous mène véritablement par le nez.

Il faudrait prendre un moyen terme et transiger avec son nez, comme fit un honnête négociant qui présidait à un magasin de dentelles. Priseur déterminé, mais craignant de salir sa

marchandise, il s'imposa la loi de n'ouvrir sa tabatière qu'au moment de fermer sa boutique. Tous les jours, à cinq heures précises, son nez éprouvait un élancement spontané ; cette sensation lui tenait lieu d'horloge, de montre, de pendule. *Sonnez sonne l'heure.* Cela paraît invraisemblable, mais c'est historique.

HENRI VILLAIN.

COIN DU FEU.

CAUSERIE.

Le Curé et ses Habitants.

M. le Curé.—Mes bons amis, nous pourrions nous étendre longuement sur les dépenses excessives qu'entraîne l'usage des boissons enivrantes ; mais nous allons en rester là pour aujourd'hui, et passer à une autre taxe que nous nous imposons encore nous-mêmes, qui n'est pas moins lourde que la précédente et qu'il sera peut-être plus difficile de faire disparaître.

Je veux vous parler de la taxe du luxe. Ne perdez pas un mot de tout ce que j'ai à vous dire sur ce sujet ; retenez-le pour vous, pour vos femmes et pour vos filles. Tout en vous faisant voir toutes les funestes conséquences du luxe, sous le rapport matériel, je me permettrai de vous faire un petit peu de morale par ci, par là, mais ni vous, ni votre famille, ne vous en trouverez plus mal, à la fin.

Avant d'aller plus loin, dites moi, mes bons amis, croyez-vous qu'il soit nécessaire de s'élever contre le luxe, en Canada ? A vos yeux, nuit-il à beaucoup de familles ?

Les habitants.—Monsieur le Curé, il n'y a qu'à regarder de chaque côté de soi, pour voir qu'il y a beaucoup de fierté dans notre pays, et que la vanité ruine plus de familles que la disette.

M. le Curé.—Je vois avec plaisir que vous ne vous aveuglez pas sur une des plus grandes plaies de notre pays. Oui, malheureusement, le luxe est très-étendu et depuis longtemps déjà, il a franchi les limites de nos villes pour se répandre dans nos campagnes les plus reculées.

Monsieur de St. Valier, second évêque de Québec, disait dans une de ses ordonnances : "Ce qui nous a causé une plus sensible tristesse, c'est le dérèglement du luxe et de la vanité que l'on voit régner par tout le pays, parmi les filles et les femmes du siècle, avec plus de licence et de scandale que jamais. Elles ne se contentent pas d'avoir sur soi des habits, dont le prix et l'éclat sont beaucoup au-dessus des moyens ou de la condition de celles qui les portent, elles affectent

encore des coiffures immodestes, paraissant dehors et dans la maison, et souvent même dans les églises, la tête découverte, ou qui n'est couverte que d'une coiffe transparente, avec un assemblage de rubans, de dentelles, de frisures et autres vanités, lequel est tout à fait indigne d'une personne chrétienne, etc."

Les habitants.—Si ce saint Evêque assistait aujourd'hui à une de nos solennités religieuses, pendant la belle saison, que n'aurait-il pas à dire ?

M. le Curé.—Oui, que n'aurait-il pas à dire ? Car il suffit de consulter les donations que les pères faisaient à cette époque, et plus tard, à leurs enfants, pour avoir une juste idée de la simplicité des habits. D'après des actes notariés de 1800, 1810 et 1820, les donateurs les plus aisés, dans les campagnes, ne recevaient de leurs donateurs, qu'une paire de bottes fines, pour la vie, un habit d'étoffe du pays tous les deux ou quatre ans, un fichu noir pouvant être renouvelé une fois au plus, un chapeau noir, une fois pour tout, etc. Et la donatrice, ses habits étaient-ils plus somptueux ? Pas du tout ; l'étoffe et la toile du pays en faisaient à peu près tous les frais.

Mais aussi, dans ce bon vieux temps il n'y avait pas de dettes chez les marchands, et tous nos cultivateurs avaient de l'argent au coffre.

Les habitants.—Monsieur le Curé, nous sommes bien loin de ce temps-là ; car aujourd'hui, peu parmi nous ont de l'argent en réserve ou à la banque, mais beaucoup ont des comptes chez les marchands.

M. le Curé.—Oui, chez les marchands, et c'est là où je voulais vous conduire, car c'est là que s'en vont les fruits de vos sueurs, de vos travaux et souvent vos terres.

Un jour, j'entre chez un marchand de mes amis, et après les saluts d'usage, je lui demande la permission d'examiner ses livres de compte. Le premier rang de la paroisse où était ce marchand comptait soixante habitants, qui tous possédaient des terres de quarante deux arpents de longueur sur trois arpents de largeur, et d'une grande fertilité. Comme je connaissais tous ces cultivateurs, je cherchai leurs noms ; je les trouvai tous, deux exceptés. Le premier de ces habitants devait £20 depuis quelques années, et sa dette s'augmentait tous les ans des intérêts et de nouveaux achats à crédit. Le troisième habitant devait £45 ; un autre £60 ; puis un autre £100 ; puis un autre £200 ; et deux ou trois, £400 à £500 ; à peu près la valeur de leurs terres. Je me donnai la peine de calculer le montant des dettes contractées par les cultivateurs de ce rang, chez ce marchand, et je découvris que ces dettes se montaient à £3,500 ni plus ni moins.

Mais, demandai-je au marchand,

ces dettes diminuent-elles, au moins tous les ans ?—Non, Monsieur, on me donne bien des à compte, mais d'ordinaire, on prend pour un égal montant.—Mais que vont donc devenir ces cultivateurs ?—Plusieurs seront obligés de vendre et d'aller chercher fortune ailleurs, vous le savez, la plupart de ces terres ont déjà changé de mains, et leurs premiers propriétaires sont ou dans les townships ou dans les faubourgs de nos villes ou dans les Etats-Unis : quelques-uns même courent les grands chemins.—Mais, répliquai-je, dites moi donc quels sont les articles que ces cultivateurs achètent le plus communément dans votre magasin ?—Monsieur le Curé, pour vous satisfaire, je vais vous donner quelques détails sur le compte de l'un d'eux, celui de A. P. par exemple. Le montant de sa dette est de £100. L'an dernier, le père, la femme et les enfants ont acheté pour £12 15 9. Comme vous le savez, cette famille est sobre, mais elle a eu, dans le courant de l'hiver, un bouquet à payer, et on ne paie pas les bouquets à l'eau claire ; il lui a donc fallu pour six piastres de bonne boisson. Tout le reste de la dette, à part une dizaine de piastres pour thé, clous, poivre, savon, chandelle, etc., a été contractée pour les articles suivants : 3 robes avec garniture complète, 2 crinolines, 2 chapeau garnis pour femme, 3 paires de gants 1 châle, 1 chapeau d'homme, 1 surtout de drap noir avec garniture. Le reste est en fichus, dentelles, rubans, polkas, etc.

D'après le calcul de ce marchand, la famille A. P. avait donc acheté des habits et des objets de luxe pour la somme de trente-cinq piastres et dix-huit sous !

Les habitants.—Monsieur le curé, nos femmes et nos filles nous coûtent cher par le temps qui court !

M. le Curé.—Les hommes aussi, il faut l'avouer. Un jeune homme aujourd'hui ne veut plus se montrer avec des habits d'étoffe du pays, avec des bottes sauvages, un chapeau de paille. Il lui faut un surtout de drap fin, une casquette ou un chapeau de castor, des bottes fines, une veste de satin ou de soie, et avec tout cela, il croit avoir beaucoup d'esprit, et il n'en a pas assez pour s'apercevoir qu'il ruine son père qu'il met sa famille dans une grande gêne et qu'il se prépare à lui-même le grand chemin pour tout héritage. Et ce jeune fat que vous voyez parader les mains dans les poches, la pipe au bec, est le fils d'un cultivateur qui le plus souvent, malgré ses travaux et ses fatigues ne peut pas attacher les deux bouts ensemble, à la fin de l'année, comme on dit vulgairement. Mais ce n'est pas tout : regardez arriver les voitures devant la porte de l'Eglise, le dimanche. Parmi ces voitures com-

bien comptez-vous de petites charrettes ? Combien d'autres voitures à deux roues ? Si vous vous trouvez dans une concession éloignée, dans une paroisse nouvelle, vous en comptez une moitié, un quart ; mais dans nos grandes et anciennes paroisses, le nombre en est très-petit, cinq à six, au plus. Aujourd'hui, chaque habitant à son quatre roues et tout l'attelage est brillant comme ceux des anciens seigneurs. Et c'est le fils de famille, et c'est la demoiselle de la maison, qui ont décidé le papa à faire cette dépense, qui est au-dessus de ses moyens.

Les habitants.—Il faut l'avouer en gémissant, Monsieur le Curé, du train que nous y allons, il faudrait que nos terres produiraient beaucoup plus qu'elles ne produisent pour que nous pourrions faire face à tant de dépenses, et si nous continuons d'écouter la jeunesse d'aujourd'hui, nous en verrons de belles, plus tard.

M. le Curé.—Qu'on me comprenne bien, je ne suis pas contre les voitures à quatre roues et commodes, mais je suis contre celles qui sont d'un prix trop élevé pour les ressources de ceux qui se les procurent. Tout de même, vous avez raison, mes bons amis, et si nous ne nous hâtons d'améliorer nos champs de manière à leur faire produire cent pour cent de plus qu'ils ne produisent aujourd'hui, et si le luxe continue d'aller son train, nous en verrons de belles, plus tard et bien vite.

Maintenant, pour vous faire envisager le luxe sous son vrai jour, pour vous faire toucher du doigt ses conséquences désastreuses pour les familles, les sociétés et les empires, pour l'âme aussi bien que pour le corps, je vais vous faire connaître l'opinion d'un homme qui peut être classé, pour le cas actuel, parmi les plus grands économistes et les plus grands théologiens. Bergier, dans son *dictionnaire de théologie* dit : ".....Il suffit d'avoir une légère teinture de l'histoire, pour savoir que c'est le luxe qui a détruit les anciennes monarchies ; ainsi ont péri, celle des Assyriens, celle des Perses, celle des Romains : en faut-il davantage pour nous convaincre que la même cause produira toujours le même effet ?

".....Une religion qui nous prêche la mortification, l'amour de la croix et des souffrances, le renoncement à nous-mêmes, comme des vertus absolument nécessaires au salut, ne peut pas approuver le luxe ou la recherche des superfluités. Jésus-Christ a condamné ce vice par ses leçons et ses exemples ; il a voulu naître, vivre et mourir dans la pauvreté, par conséquent, dans la privation des commodités de la vie, etc.

".....La vertu, c'est-à-dire, la force de l'âme peut-elle se trouver dans un homme énervé par le luxe et par la mollesse ? Les philosophes même

païens ont jugé ce phénomène impossible.

".....Ceux même qui ont voulu faire l'apologie du luxe, sont forcés de convenir qu'il amollit les hommes, énerve les courages, pervertit les idées, éteint les sentiments d'honneur et de probité..... Il tarit la vraie source des richesses en dépeuplant les campagnes en ôtant à l'agriculture une infinité de bras. Il met dans les fortunes une inégalité monstrueuse, rend heureux un petit nombre d'hommes aux dépens de millions d'autres. Il rend les mariages trop dispendieux par le faste des femmes, et multiplie les célibataires voluptueux et libertins.....

Mes amis, que pensez-vous de tout ceci ?

Les habitants.— Monsieur le Curé, nous n'aurions jamais cru que le luxe put faire autant de mal et au corps et à l'âme. Ah ! si tous les cultivateurs du pays, leurs femmes et leurs filles, étaient ici, nous sommes sûrs que cet entretien produirait sur le plus grand nombre un grand effet. Quand à nous, nous sommes bien décidés à y voir de près.

M. le Curé.— Mes bons paroissiens, mettez-vous à l'œuvre avec courage, formez une ligue, faites une guerre à mort à tout ce qui sent le luxe, habillez-vous proprement, mais simplement avec la laine de vos moutons, avec le lin que produit votre champ, et vous verrez que votre exemple trouvera des imitateurs, d'abord parmi vos coparois, puis ensuite dans les paroisses voisines. De plus, employez pour améliorer vos terres l'argent que vous dépensez en frivolités, et vous aurez fait faire un grand pas à l'agriculture de cette localité.—*Gazette des familles canadiennes.*

RENSEIGNEMENTS UTILES.

Nous ne garantissons pas la recette suivante ; cependant comme nous la trouvons dans un excellent journal, nos lecteurs devraient l'essayer.

Procédé pour extraire du café des Iles toute son essence.

Lorsqu'on veut faire du café de ce végétal, on le torréfie et on le moule, etc., etc. ; il arrive de là que toute son essence s'évapore et devient alors une espèce de sciure de bois sans propriété : ceci est facile à comprendre. Voici purement et simplement comment on doit le manipuler pour extraire toute son essence sans le détriorer.

On prend 30 grains de café naturel, et on les met dans un linge que l'on noue.

On se procure alors de l'eau bouillante que l'on verse dans une tasse d'une contenance convenable, et l'on y

met à infuser, pendant 5 minutes les 30 grains de café contenus dans ce linge, puis on les retire et on les conserve pour deux autres opérations de ce genre.

On a soin de les faire infuser pendant 10 minutes la seconde et la troisième fois ; on le sucre alors et on le prend.

Ce genre de café n'est pas échauffant et ne surexcite pas le système nerveux.—*La médecine pour tous.*

Dangers du chloroforme.

En Angleterre et en Amérique on mentionne trois nouveaux cas de mort par le chloroforme. L'un est arrivé à Pittsburg, dans la pratique du docteur Dickson, chez un homme qui allait subir l'amputation de la jambe. Après une minute d'inhalation, le pouls cessa et ne reparut plus, malgré tout les secours. Il en fut de même dans le cas anglais, sinon que le pouls cessa un peu plus tardivement, avec 15 à 20 gouttes de chloroforme. Mais le troisième est un exemple frappant de l'abus condamnable qui en est fait aux Etats-Unis. Il s'agissait d'une femme demandant à être endormie pour l'extraction de plusieurs dents ; ce qui fut fait. Après l'extirpation de trois dents, la patiente se réveilla et comme il en restait deux autres à extraire, on la chloroforma de nouveau. Elle se réveilla encore cette fois sans malaise, mais il restait quelques chicots, et elle voulu être endormie un troisième fois pour leur extraction. Le tort, pour le dentiste Cotton, est d'avoir cédé à cette demande, car on s'aperçut pendant cette troisième inhalation que cette femme avait cessé de vivre, sans que rien pût la rappeler à la vie. Et dire que tant d'exemples semblables n'ont pu encore éclairer les dentistes yankees ni amener la répression de ces déplorables malheurs !—*La Santé.*

Qui sème dru récolte menu

Qui sème menu récolte dru.

Il faut un homme alerte pour semer les avoines, et un homme lent pour semer l'orge.

Belle vigne sans raisins ne vaut rien.

Vigne double si elle est close.

Telle racine telle feuille.

Il y a plus de paille que de grains.

Moisson d'autrui plus belle que la sienne.

Grande Moisson l'obéissant recueille.

Le semer et la moisson,

Ont leurs temps et leur saison.

Dans la main du laboureur est la clef du grenier du propriétaire.

Au paresseux laboureur

Les rats mangent le meilleur.

Aucune fois le laboureur

Par trop fumer n'a le meilleur.

Bon fruit vient de bonne semence.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE
CHEMIN DE LA FORTUNE.PAR
HENRI CONSCIENCE.I
LES PLACERS.

Pardoes emmena ses amis. Lorsqu'il se vit assez éloigné du changeur :

—Je connais ce papa Crochu, dit-il. C'est le plus grand escroc que l'on puisse trouver dans toute l'Amérique. Il a fait en France dix ans de galère pour avoir signé de faux billets de banque. Vous croyez qu'il n'a pas trompé ce naïf blagueur ? Il l'a dupé trois fois. Premièrement, il a un poids en cuivre dans l'intérieur duquel il y a de l'or, et qui pèse par conséquent beaucoup trop ; secondement, il ne leur a pas donné le prix de l'or, à beaucoup près, et, troisièmement, il a escamoté une partie de l'or de ces hommes, à travers le papier.

—A travers le papier ? s'écria Donat étonné. Est-ce que l'or passe à travers le papier ?

—Tu ne comprends pas ce que je veux dire. Il y a deux ou trois feuilles l'une sur l'autre ; au milieu de chacune de ces feuilles, il y a une coupure que l'on ne peut apercevoir. Pendant qu'on parle et qu'on se dispute, le changeur joue avec ses doigts dans l'or, en apparence pour s'assurer qu'il est pur ; mais il remue les feuilles de papier de telle façon que les coupures s'ouvrent et une partie de l'or passe au travers. Il a volé de cette manière une once d'or à son dernier chaland.

—Et l'as-tu remarqué enfin cette fois ? demanda Victor.

—Certainement, aussi bien que je te vois.

—Pourquoi n'as-tu pas prévenu ces pauvres chercheurs d'or ?

—Oui-dà ! si on calcule ainsi dans les placers, on s'attire à tous moments les affaires les plus dangereuses. Chacun pour soi ; tant pis pour celui qui se laisse tromper. Si j'avais dit un mot, le changeur aurait appelé par un coup de sifflet, un cri ou tout autre signe, les gens des stores environnantes et nous aurions été entourés instantanément d'une vingtaine de gaillards menaçants. Les propriétaires des boutiques ont conclu une sorte d'alliance pour leur défense générale. Sans ce moyen, ils ne pourraient pas tenir longtemps ici.

Ils passaient en ce moment devant quelques stores où l'on vendait de la farine, du lard et d'autres provisions

—Un jambon ! s'écria Donat. Mes amis, voilà un jambon ! Pardoes, achetons-le ; nous ferons bombance. L'eau m'en vient à la bouche. Du jambon, mes amis, c'est un régal quand on n'a mangé depuis si longtemps que des galettes avec du lard à moitié gâté !

—Innocent ! dit le Bruxellois. Ce jambon coûte peut-être quatre onces d'or.

—Quatre onces d'or ? Pardieu, il fait bon avoir des porcs ici. Quelques onces d'or, et il y a quatre jambons à un porc !

—Non, mais nous achèterons du tabac ; nous n'en avons presque plus, et cette consolation ne peut pas nous manquer.

Ils s'approchèrent de la boutique. Pardoes prit un paquet de tabac qui pouvait peser deux livres, et en demanda le prix.

—Cinq dollars, répondit-on.

—Plus de vingt-six francs ? grommela Donat. A ce prix, j'achète toute une charrette de tabac à Natten-Haesdonck.

—Il n'y a rien à dire, mes amis, remarqua Pardoes. Les prix baissent et haussent ici encore mieux qu'à la Bourse. Nous venons dans un mauvais moment ; il y a peu de tabac dans les stores. Si nous attendons jusqu'à demain, nous devrons probablement donner le double.—Venez, allons boire un grog dans cette grande tente.

—Si nous buvions plutôt une bouteille de vin ? demanda le baron qui paraissait de bonne humeur.

—Une bouteille de vin ? Elle coûte au moins une once d'or et nous avons à peine dix dollars à nous tous.

—Va donc pour le grog, puisque le vin dépasse nos moyens.

La tente dans laquelle ils entrèrent était remplie de gens qui se tenaient tous debout et avaient une verre à la main, car il n'y avait là aucun siège. Aussi, dès que les Flamands eurent vidé leur grog et payés quatre dollars, ils quittèrent cet endroit, où l'on frémissait en entendant le langage grossier des ivrognes qu'on voyait chanceler de tous côtés et où l'on suffoquait à cause de l'épaisse fumée de tabac qui empêchait presque de respirer.

—Venez, maintenant, messieurs, dit le Bruxellois, nous en avons vu assez, et nous ne pouvons pas oublier que nos amis qui sont là-bas aimeraient aussi à venir dans la vallée et aux stores. Nous possédons encore six dollars. Nous en donnerons deux à Creps et à l'Ostendais pour boire aussi un grog. Nous garderons les autres à tout événement.

Il s'arrêta cependant devant une tente spacieuse qui semblait remplie de monde, et dans laquelle on entendait un grand bruit comme si une querelle s'y fût élevée.

—Que vend-on là dedans ? demanda le baron.

—C'est une maison de jeu, répondit Pardoes se frottant le front en réfléchissant.

—Ah ! je le vois bien, dit Roozeman. Regarde le malheureux qui en sort ! Il est pâle comme un mort, l'écume lui sort de la bouche, il s'arrache les cheveux. Pauvre jeune homme, il a perdu peut-être en une heure la fortune qu'il avait arrachée à la terre par six mois d'un travail d'esclave !

—Il me vient une idée, murmura le Bruxellois. Les dollars que nous possédons encore ne peuvent nous être d'une grande utilité. Si nous allions nous risquer au jeu ? Avec un peu de bonheur, on y gagne souvent une grande fortune en quelques minutes.

—Non, non, je n'entre pas là pour un morceau d'or aussi gros que le poing ! s'écria Donat. Je n'aimerais guère perdre le lobe de ma seconde oreille.

—Et les camarades de la montagne ? objecta Victor. Irions-nous perdre l'argent

qui leur appartient ? D'ailleurs, on se bat sans doute là-dedans...

Le mot n'était pas sorti de sa bouche qu'un coup de pistolet retentit dans la tente. Un mouvement violent agita le groupe de joueurs, et il s'ouvrit immédiatement pour laisser passer quelques hommes qui portaient un cadavre ou un mourant par les bras et par les jambes, tandis qu'au-dessus de leurs têtes brillaient encore des couteaux menaçants et que d'affreuses imprécations remplissaient l'air. La victime qu'ils emportaient hors de la maison de jeu avait reçu une balle dans la poitrine ; le sang coulait encore de l'horrible blessure.

Les porteurs, qui n'étaient pas moins furieux et ne juraient pas moins que leurs ennemis, disparurent derrière la tente... Tout, dans la maison, reprit son train habituel et on entendit de nouveau la voix du banquier dominer le murmure des joueurs. Les Flamands, émus, poursuivirent leur chemin et gardèrent quelque temps le silence.

—Que vont-ils faire maintenant du cadavre du malheureux joueur ? demanda Roozeman.

—Ils vont creuser un trou au pied du rocher et le couvrir de terre et de pierres.

—Sans autres cérémonies ?

—Rien.

—N'y a-t-il pas de prêtre ici pour dire au moins une prière sur la tombe ? demanda Donat.

—Un prêtre ? répéta Pardoes. Un prêtre dans les placers ? Il est venu un prêtre lorsque j'y étais. L'homme avait de bonnes intentions ; il commença à sermoner et voulut rappeler aux chercheurs d'or qu'ils étaient chrétiens. Savez-vous ce qui est arrivé ? Le pauvre prêtre, pour ne pas mourir de faim a été obligé de chercher de l'or comme les autres. Personne ne le voulut pour compagnon, parce qu'il voulait entraver par ses exhortations la liberté sauvage qu'on regarde ici comme l'unique avantage véritable de la vie des placers. Il a été obligé de s'engager comme journalier au service d'un chercheur d'or. Où il est resté depuis lors, je n'en sais rien.—Eh bien, Donat, que fais-tu donc, niais ? As-tu peur que le spectre du mort te poursuive ? Tu fais des signes de croix et tu cours avec les mains jointes. Je crois que tu trembles.

—Je prie pour l'âme du joueur assassiné et un peu pour la mienne, répondit Donat. Je tremble, en effet, à l'affreuse pensée que le pauvre Donat pourrait aussi mourir dans ce pays maudit. Être enterré dans un coin comme un chien, sans prêtre, sans prières ! Pas même une petite place de terre bénite pour attendre le jugement dernier !

Pardoes éclata de rire.

—Oui, oui, ris toujours, murmura Donat avec un gros soupir. Chacun ses idées. Je ne veux pas reposer ailleurs que dans le cimetière de Natten-Haesdonck, où reposent mes parents. Alors, je serai au moins certain que Anneken fera mettre une croix de bois sur ma tombe et versera quelquefois une larme en mémoire de son malheureux Donat.

Et ces tristes pensées l'attendrissaient si fort qu'il commença à se frotter les yeux

avec la manche de son long frac pour sécher deux larmes qui obscurcissaient sa vue.

Rooseman, dont l'esprit avait été assombri par la vue du cadavre et par les paroles de Donat, consola cependant son mélancolique ami en lui faisant espérer que Dieu, qui les avait visiblement protégés jusque-là, leur accorderait de retourner sains et saufs dans la belle et heureuse Belgique.

L'esprit de Donat était extrêmement mobile. Il fallait peu de chose pour l'attrister l'abattre ; mais peu de chose aussi suffisait pour lui faire envisager les choses sous un plus beau jour et lui rendre le courage et la confiance.

(A Continuer.)

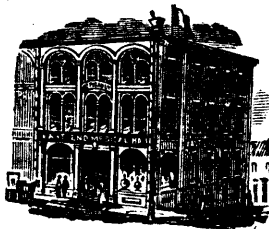
MARCHÉS MONÉTAIRES.

Greenbacks achetés de 13 1/2 à 13 1/2 d'esc
Vendus de 13 à 13 1/2
Pour argent achetés de 92 à 100

L. MARCHAND & FILS, Courtiers, coin des Rues St. Jacques et St. François-Xavier.

MALADES, LISEZ CE QUI SUIT

LA PHARMACIE DU



LA PHARMACIE DU

Dr. PICAULT

est la Pharmacie la plus fréquentée de Montréal par les marchands et les familles de la campagne

Les Médecines y sont garanties et les prix sont très modérés

Les malades ont l'avantage de consulter le Docteur sans payer pour la consultation.

75, Rue Notre-Dame, 75

Au coin de la Rue Bonsecours, à l'enseigne du

GROS PILON SUR LA MAISON Vis-à-vis l'ancien magasin, Montréal.

LA SEMAINE AGRICOLE

IMPRIMÉE ET PUBLIÉE PAR

DUVERNAY, FRERES

No. 16, RUE ST. VINCENT, MONTRÉAL

\$1 par année, payable d'avance.

RAPPORT OFFICIEL DES DIVERS MARCHES DE LA P. DE QUEBEC

Fait spécialement pour la "Semaine Agricole."

Montréal, 25 Mai 1870.

Table with multiple columns for products (PRODUITS) and locations (Montréal, St. Jean, St. Hyacinthe, Joliette, Beauharnais, Trois-Rivières, Sorel, Québec). It lists various agricultural goods like flour, grain, oil, and livestock with their respective prices.